

200

LA GRANDE DANSE
MACABRE
DES HOMMES ET DES FEMMES,

Historiée & renouvelée de vieux Gaulois, en langage le plus
poli de notre temps.

AVEC

*Le débat du Corps & de l'Ame.
La Complainte de l'Ame damnée.
L'Exhortation de bien vivre & de bien mourir.
La Vie du mauvais Antechrist.
Les quinze signes du Jugement.*



A TROYES,
Chez JEAN-ANTOINE GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

AVEC PERMISSION.



O' créature raisonnable,
Qui desire le firmament,
Voici ton portait véritable,
Afin de mourir saintement ;
C'est la Danse des Machabées ;
Où chacun à danser apprend ;
Car la Parque, cette obstinée,
N'épargne ni petit ni grand ;

Dans ce miroir chacun peut lire ;
Qu'il lui convient ici de danser ;
Sage est celui qui s'y mire,
Quand la mort le viendra presser ;
Le plus grand s'en va commencer ;
Car il n'est nul que la mort fière
Ne porte dans le cimetière ;
O ! qu'il est fâcheux d'y penser,



Le premier Mort.

Vous qui, par divine sentence,
Embrassez des états divers,
Une fois cette même Danse
Vous danserez bons & pervers,
Et vos corps mollement couverts,
Tremblez en nous regardant tous,
Seront un jour mangés des vers,
Et seront aussi laids que nous.

Le second Mort.

Dites-moi par quelles raisons
Vous ne pensez pas à mourir,
Quand la mort, dans vos maisons,
De tous maux va pour vous guérir,
Sans qu'on vous puisse secourir ;
C'est à vous souvent d'y penser,
Car vous pourrez enfin périr,
Et trop tôt avec nous danser.

Le troisième Mort.

Entendez ce que je vous dis,
Jeunes & vieux, petits & grands,
De jour en jour dedans vos lits,
Comme nous vous allez en mourant ;
Vos corps iront diminuant,
Comme nous autres trépassés,
Et quoique l'on vive cent ans,
Ces cent ans sont bientôt passés.

Le quatrième Mort.

Devant qu'il soit cent ans passés,
Tous les vivans, comme je dis,
De ce monde seront passés,
Pour l'enfer ou pour le paradis ;
Profitez de ce que je vous dis :
Peu de gens songent à cette heure,
Mais ce que je trouve de pis,
C'est qu'il faut que chacun meure.



La Mort.

Vous qui vivez joyeusement,
Ou jeune, ou vieux, vous dansez;
Quand ce jour viendra promptement,
Pensez à ce que vous ferez.
Son Pape, commencerez,
Comme le plus puissant seigneur,
En ce point honoré ferez,
Car au grand maître est dû l'honneur.

Le Pape.

Faut-il que la danse je mène,
Moi qui suis vicaire de Dieu,
Et dont la grandeur souveraine
Est respectée en tout lieu?
O Mort! ne me fais point la guerre,
C'est trop tôt me venir quérir,
Je porte les clefs de Saint Pierre,
Suis-je pas exempt de mourir?

La Mort.

Et vous, le nempereil du monde,
Des grands Seigneurs le tout premier,
Il faut laisser la pomme ronde,
Et ce beau palais tout entier,
Vous ne serez pas le dernier,
Je me ris de votre prière,
C'est trop long-temps seigneurier,
Il faut descendre dans la bière.

L'Empereur.

Devant qui faut-il que j'appelle
De la mort qui me vient saisir?
Je vois son Inceul & sa pelle;
Tout beau, je n'ai pas le loisir,
Je chéris la grandeur mondaine;
Las! un peu de retardement,
Les Grands, dans ce mortel domaine,
N'ont guère de contentement.



La Mort.

Vous faites l'étonné, me semble,
Cardinal, allons vite ment,
Suivez les autres tous en emble,
Rien ne sert votre étonnement;
Vous avez véu richement,
Et non pas comme les Apôtres,
Laissez ce riche habillement,
Vous dansez comme les autres.

Le Cardinal.

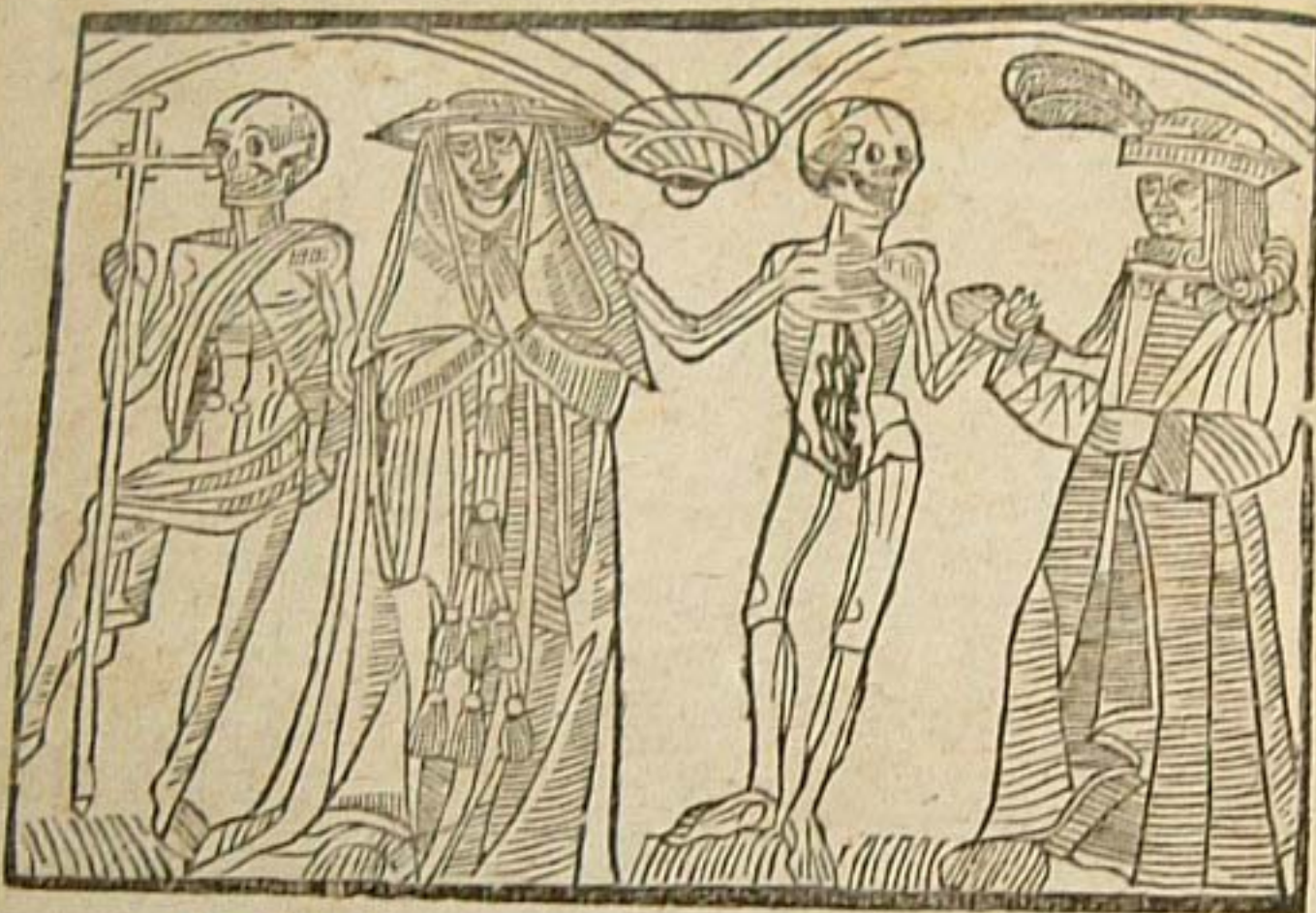
J'ai bien plus sujet de m'ébahir,
Puisqu'il faut que je parte;
Je ne pourrai plus me vêtir
De violet ni d'écarlate,
Chapeau rouge, chapeau de prix,
Me faut laisser en grande détresse.
Hé! je n'avois pas appris
Qu'après la joie la tristesse.

La Mort.

Venez, noble Roi couronné,
Renommé par votre prouesse,
D'un sceptre vous êtes orné,
Par votre pompeuse noblesse;
Mais maintenant toute hautesse,
Vous faut laisser pour être seul,
Dites adieu à votre richesse,
Le plus riche n'a qu'un linceul.

Le Roi.

Je n'ai pas appris à danser,
Votre danse est un peu trop sauvage:
O Mort! vous pouvez me laisser,
Cherchez quelqu'autre personnage.
Il est bien vrai, puisqu'Alexandre
A marché sur vos tristes pas,
Que comme lui je dois me rendre
Aux lois fatales du trépas.



La Mort.

Légar, vous êtes arrêté,
Vous ne vivrez plus, je vous jure,
Tenez-vous demain apprêté
Pour aller dans la sépulture,
Cela sera, je vous assure;
Songez-y, je vous le dis tout net
Il faut, dans toute la nature,
Que le vouloir de Dieu soit fait.

Le Légar.

Mais, j'ai du Pape la puissance;
N'y donnez point d'empêchement,
D'aller comme Légar en France,
Où l'on m'attend dévotement.
Si je meurs, je ne fais comment
Je serai là-haut ou là-bas;
C'est Dieu qui le fait seulement;
La mort suit l'homme pas à pas.

La Mort.

Grand Duc, renom vous avez,
D'avoir fait, dans votre jeunesse,
Trembler, par des coups achevés,
La plus florissante Noblesse,
Montrez-moi votre hardiesse;
Les plus grands sont les premiers pris
Il faut mourir, le temps nous presse,
Et danser pour gagner le prix.

Le Duc.

Hé quoi! penserois-tu me prendre,
Impitoyable & dure Mort?
Et pourrai-je me défendre
Contre tes traits qui blessent fort?
Non, je vois bien qu'il faut attendre
Ton coup fatal patiemment,
Et mille grâces à Dieu rendre,
De m'avertir de ce moment.



La Mort.

Patriarche, point de prière;
Il faut partir présentement;
Vous êtes vieux, un cimetière
Doit être votre logement.
C'est trop long-temps goûter la vie,
Il faut un peu goûter la mort:
Trop de gens porteroient envie
À votre favorable sort.

Le Patriarche.

Le monde n'est que vanité;
Qui a le plus souvent l'homme,
J'aspirois à la dignité
De souverain Pape de Rome;
Mais, ô Mort, me voilà bien pris,
S'il me faut partir à cette heure;
Ne peut-on pas racheter d'un prix
Le moment qu'il faut que je meure?

La Mort.

C'est de mon droit que je vous mène,
Connétable au bras courageux;
Les plus forts sont de mon domaine,
Et plutôt je triomphe d'eux.
Je me moque de ce courage
Que vous montrez dans les combats;
Quand vous faites quelque carnage,
C'est moi qui conduis votre bras.

Le Connétable.

J'avois encore intention
D'affaillir forts & forteresses;
Et réduire en subjection
Mille gens comblés de richesses;
Mais je vois bien que ma prouesse,
Et mon desir d'aller aux coups,
O! des grands hommes la maîtresse,
Ne pourra rien gagner sur vous.



La Mort.

Quoi ! vous tournez la tête en arrière ?
Archevêque, tirez-vous près ;
Vous avez beau craindre bière,
Pour vous prendre je viens exprès ;
Je me ris de tous vos regrets ;
Vous avez compté sans votre hôte,
Quand on me croit loin je suis près,
Et marche toujours côte à côte.

L'Archevêque.

Je ne fais par où regarder,
O Mort ! tant vous êtes effrayante ;
De mes biens je croyois m'aider,
Et faut-il que je m'en absente ?
Le palais que j'ai fait bâtir,
A le quitter sût me peine ;
Mais allons, puisqu'il faut partir,
Cette discussion est vaine.

La Mort.

Baron d'une illustre famille,
Estimé brave Chevalier,
Malgré votre renom qui brille,
Votre bagage il faut plier ;
Les dames vous aillent éveiller
Pour leur raconter votre chance,
Il ne s'agit plus de veiller,
Il faut danser une autre danse.

Le Chevalier.

Il est vrai que mes actions
Ont acquis de la renommée ;
Ma gloire, en mille occasions,
Par toute terre est estimée ;
Je fus des dames bien aimé,
Jamais je ne fis rien de lâche ;
Mais de vous voir je suis pâmé,
Car d'aller mourir il me fâche.

nonobstant



La Mort.

Nonobstant votre prélatrice,
Et le bien, votre unique but,
Prelat, il faut à la nature,
Payer aujourd'hui le tribut ;
Ne plaignez point votre aventure,
Ce malheur à tous est commun,
Ainsi je ne vous fais injure ;
Car je ne pardonne pas à un.

L'Evêque.

Je ne ferois me réjouir
Des nouvelles que Mort m'apporte ;
De tout Dieu compte vouldra ouïr,
Et c'est ce qui me déconforte,
Le monde aussi peu me conforte ;
Car il passe & pèrit : enfin,
Il revient tout, nul bien n'emporte,
Et toute sa grandeur prend fin.

La Mort.

Avancez-vous, noble Ecuyer,
Qui savez les tours de la danse,
Il ne faut pas vous ennuier
Si vous ne portez plus la lance ;
Il est temps de finir vos jours ;
Vous êtes vieux, c'est assez vivre,
N'attendez point aucun secours,
L'heure est sonnée, il faut me suivre.

L'Ecuyer.

Puisque tu me tiens dans tes bras,
Au moins que je puisse un mot dire :
Adieu plaisirs, adieu fousas,
Adieu dames où j'allois rire,
Songez à l'éternel empire,
Fuyez le monde & ses grandeurs,
Quand la mort viendra, qui me tire,
Elle se rira de vos pleurs.

B



La Mort.

Abbé, venez tôt, vous fuyez,
Vosre ame est trop ébahie,
Il faut que la mort vous suivez,
Encore que vous l'avez haïe;
Dites adieu à votre abbaye,
Qu'un gros & gras vous a nourri:
Tôt pourriez après la vie,
Le plus gras est le premier pourri.

L'Abbé.

De mourir je n'avois envie,
Mais je vois bien qu'il faut passer;
Cependant, souvent en ma vie,
De bien faire en m'a vu cesser.
Vous qui voulez trop embrasser,
Monde trompeur que je déteste,
Si vous voulez bien trépasser,
Ne jouez pas de votre teste.

La Mort.

Bailli, qui savez que justice
Se fait là-haut comme ici-bas,
Pour régler une autre police,
Venez & marchez sur mes pas;
Je vous ajourne de main-mise
Pour rendre compte au Tout-puissant;
Je vois bien, par votre surprise,
Que vous n'êtes pas innocent.

Le Bailli.

O! pour moi la triste journée,
O Mort! je ne t'attendois pas;
Ma pauvre chance est bien tournée,
Puisqu'il faut que j'aïlle là-bas.
O Mort! tu rabas bien ma joie;
Je jugeois l'homme sans appel,
Et je ne vois ni rout ni voie
Pour éviter l'arrêt mortel.



La Mort.

Maître, à quoi sert de regarder
Le ciel dont la terre est régie?
La Mort ne se peut retarder
Par les règles d'astrologie.
Toute la généalogie
D'Adam, des hommes le premier,
N'a point contre moi d'énergie,
Il vous faut bagage plier.

L'Astrologue.

Suspendez un peu vos décrets,
O Mort! à qui par fois je pense:
Faut-il prononcer vos arrêts
Contre un homme de ma science?
Je n'avois pas vu dans les cieux
Que mon heure fût si prochaine;
Ainsi je connois, soucieux,
Que ma science est incertaine.

La Mort.

Bourgeois, hâtez-vous sans tarder,
Il faut quitter votre richesse:
Rien de mort ne vous peut garder,
Je me ris de votre prouesse:
Vous avez eu de la sagesse,
Si vous avez gagné du bien;
Si vous n'avez point fait largesse,
Votre regret ne sert de rien.

Le Bourgeois.

J'ai du deuil de sitôt laisser
Rentes, maisons & nourriture;
Mais le cou il convient baïsser
Quand faut aller en sépulture;
Sage n'est pas la créature
Qui n'a jamais la larme à l'œil,
Et qui n'a ni fouci ni cure,
Ni de la mort, ni du cercueil.



La Mort.

Sire Chanoiné prébendé,
Il faut quitter le bénéfice;
Vous m'avez tant appréhendé;
Mais je viens vous rendre service.
Adieu la jubilation,
Adieu votre belle demeure,
Point pour vous de compassion,
C'est ici votre dernière heure.

Le Chanoiné.

Que ferai-je de tous ces biens
Que j'ai moissonnés dans l'église?
Ne peux-tu rompre mes liens,
Et m'accorder une remise?
Faut-il quitter l'aumône grise,
Et le beau surplis de fin lin?
O Dieu! que mon âme est surprise
D'être si proche de la fin,

La Mort.

Dites adieu trafic, Marchand,
C'est trop faire de longs voyages,
Il faut chanter un autre chant,
Et prendre d'autres équipages;
Voici votre dernier marché,
Lequel ne vous coûtera guère,
De tous soins serez dépêché
Quand vous serez dedans la bière.

Le Marchand.

J'ai couru par monts & par vaux
Pour avoir de la marchandise,
Tantôt à pied ou sur chevaux,
Chargé d'une bonne valise;
Et maintenant pour le trépas,
Qui vient siôt qu'il me dépite:
O Dieu! que mon âme est surprise,
Et ma boutique & mon amas.



La Mort.

Plusieurs hommes sont parvenus
En très-haute perfection,
Qui toutefois étoient venus
De fort basse condition;
La doctrine & correction
De vous, Maîtres, tels les a faits;
Vous mourez, pour conclusion,
Et rendrez compte de vos faits.

Le Maître d'Ecole.

Grammaire est un art agréable,
O Mort! laissez-moi l'exercer;
De vivre, quoique misérable,
Je ne puis encore me lasser:
Pour néant que je ne l'insercède,
Les hommes ont besoin de moi;
Tous leurs enfans, sans mon aide,
Seroient des ignorans, je crois.

La Mort.

Sur courfier ou cheval de prix,
Homme armé, ne monterez plus,
Et puisque la Mort veut à prix,
Tous vos efforts vous sont superflus;
Il faut venir, c'est tout abus,
Et laisser hallebarde & lance;
Fuyez-vous un second Attus,
Vous danserez à notre danse.

L'Homme d'Armes.

Adieu le service du Roi,
Que je faisois sans peine aucune,
La Mort me prend en déshonneur,
Et rompt le cours de ma fortune.
A cette danse, par la main,
Malgré mes dents la Mort me mène.
O triste sort du genre humain!
Que tu me vas donner de peine!



La Mort.

Chartreux, prenez patience,
Il vous faudra bientôt mourir;
Dès votre longue abstinence
Vous a fait à moitié périr.
Le ciel, content de votre vie
Toute pleine d'austérités,
Veut enfin qu'elle soit suivie
Des célestes prospérités.

Le Chartreux.

Comme au monde j'ai dit adieu,
O Mort ! je suis prêt à vous suivre ;
J'aime mieux aller à Dieu
Que d'être Chartreux & de vivre :
La terre avec ses grandeurs,
Est une chose méprisable ;
Et ce qui doit charmer nos cœurs,
C'est le paradis adorable.

La Mort.

Sergent, qui portez cette masse,
Penseriez-vous vous rebeller ?
En vain faites-vous la grimace,
La Mort vous vient interpellier.
De la part de Dieu, notre Sire,
Je vous commande d'approcher ;
Ne me faites pas deux fois dire,
Sans records je fais tout marcher.

Le Sergent.

Moi qui suis un Officier royal,
Sous les exploits de qui tout cède,
Qui fais du bien, qui fais du mal,
Qui pour argent donne un remède,
Comment as-tu pu m'attraper,
O Mort ! tu te ris de mes ruses ?
J'ai beau te faire mes excuses,
Je ne saurois plus t'échapper.



La Mort.

Père, par-là vous passerez,
Peu vous sert de vous défendre ;
Plus l'homme vous n'épouvanterez,
Quittez l'habit, il faut se rendre,
Au tombeau il faut descendre,
Où bientôt mort ne direz,
Vous avez prêché sur la cendre,
En cendre vous retournerez.

Le Moine.

J'aimerois bien mieux encore être
Avec mon bréviaire en main,
Dans ma cellule & dans mon cloître,
A prier le Dieu souverain.
Des péchés de mes jeunes ans
Je n'ai pas bien fait pénitence :
O Mort ! encor pour quelque temps,
Difentez-moi de cette danse.

La Mort.

Usurier de sens déréglé,
Marchez promptement à ma suite ;
L'argent vous a trop aveuglé,
Il faut que votre cœur le quitte ;
Là-bas vous en ferez larde,
Et serez puni de ce vice ;
Car Dieu, qui vous a regardé,
Est las de votre avarice.

L'Usurier.

Me convient-il sitôt mourir ?
Ce m'est une peine bien dure ;
Mon or me peut-il secourir
Dans cette funeste aventure ?
O Mort ! plus funeste qu'un lion,
Attendez que je vous délivre,
Si vous voulez, un million,
Et me laissez encore vivre.



La Mort.

Médecin, avec votre urine
Que vous soignez de regarder,
Il faut laisser la médecine,
Et venir à moi sans tarder;
Me voilà pour vous commiser;
Ni vos raisons, ni vos remèdes,
Ne peuvent de moi vous guérir,
Il faut partir sans intermède.

Le Médecin.

Avec tout mon art de physique,
Où mon bien & mon temps j'ai mis;
Ma théorie & ma pratique,
Mon grand renom de mes amis,
Mes lectures d'herbes & racines,
Et mes remèdes souverains,
Malgré toute ma médecine,
La Mort me tient entre ses mains.

La Mort.

Gentil Amant de bonne mine,
Qui vous pensez de grande valeur,
Malgré votre noble origine,
Il faut mourir avec douleur;
Vous changez déjà de couleur,
Je le vois sur votre visage;
Mais quoi! c'est le commun malheur
De tous les hommes de votre âge.

L'Amoureux.

Hélas! n'aurai-je aucun secours,
Ni de garçons, ni de fillettes!
Adieu mes premières amours,
Adieu chapeaux, adieu fleurettes;
Quand vous serez dans vos gougnettes,
Souvenez-vous de moi souvent,
Et pensez, si sage vous êtes,
Qu'un peu de pluie abat grand vent.

Avocat.



La Mort.

Avocat, sans procès me faire,
Venez votre cause plaider;
Vous avez bien su l'art de plaire,
Mais cet art ne vous peut aider;
Voici l'heure qu'il faut paroître
Devant le Juge souverain;
Défendez-vous devant ce maître,
Plutôt aujourd'hui que demain.

L'Avocat.

C'est bien raison que droit se fasse,
Me défendre je ne puis pas;
La Mort ne fait aucune grâce
A créature d'ici-bas.
J'ai eu de l'autrui, quand j'y pense,
De quoi je crains d'être repris;
Il faut écouter ma sentence,
Dieu rendra tout à juste prix.

La Mort.

Ménétrier, qui danse & notes
Apprenez avec beau maintien
A mille fots & mille notes,
A votre avis, allons-nous bien?
Je veux vous apprendre pour rien
De la Mort la légère danse;
Je suis un danseur ancien,
Maître doit montrer sa science.

Le Ménétrier.

De danser ainsi je n'ai cure,
Et le désir ne m'en prend point;
Il n'est point de peine plus dure
Que de crever dans son pourpoint;
Et néanmoins, ô Mort cruelle!
Il faut vouloir ce que tu veux;
Adieu violon & chanterelle,
La Mort n'écoute point mes vœux.



La Mort.

Passiez Curé, sans tant songer,
Croyez-vous que je vous pardonne ?
Vous fouliez vifs, & morts manger,
Il faut aux vers que je vous donne.
Vous fûtes jadis ordonné
Pour des gens être l'exemplaire ;
De vos faits serez guerdonné,
La peine mérite salaire.

Le Curé.

Veuille ou non, il faut donc se rendre,
Et laisser ma robe & mes biens ;
Quoi ! je n'aurai donc plus d'offrande,
Ni de ris de mes paroissiens,
De baptême, de mariages ?
Souvenir dur & rigoureux !
O Mort ! tu fais bien des outrages
À l'homme qui se croit heureux.

La Mort.

Laboureur, tout courbé de peine,
Vous avez trop vécu de temps,
Il faut mourir, chose certaine,
D'pêchons, car je vous attends,
Vos desirs en sont-ils contents ?
La Mort de souci vous délivre ;
Vous êtes chargé de vieux ans,
L'homme toujours ne peut pas vivre.

Le Laboureur.

J'ai souhaité la mort souvent,
Et cependant je l'apprehende ;
J'aime encore mieux & pluie & vent,
Et chaleur, quoiqu'elle soit grande ;
Si l'on endure quelques maux,
Par fois quelques plaisirs on goûte ;
Mais cette mort que l'on redoute,
Trouble notre commun repos.



La Mort.

Promoteur, venez à la cour,
Méditez ce qu'il faut dire ;
À mes avis ne soyez sourd,
Si vous ne voulez être pire :
Vous êtes, certes, accusé
Devant la Majesté divine,
De n'avoir pas trop bien usé
De l'office où Dieu vous destine.

Le Promoteur.

J'eusse demain reçu vingt sous
D'un qui demande une sentence,
Afin de l'envoyer absous
Hautement en pleine audience ;
Cependant je perdrai ce droit,
S'il faut que sous vous je trébuche !
Hideuse Mort ! mon cœur voudroit
Encore éviter cette embûche.

La Mort.

En grand souci, travail & peine,
Vous avez gardé vos prisons,
Et des criminels à la chaîne,
Condamnés pour mille raisons.
Pour terminer cet embarras,
Géolier soigneux, je viens vous prendre,
Il est temps de passer le pas,
Vos clefs à d'autres il faut rendre.

Le Géolier.

Je tenois de bons prisonniers,
Qui, sans faire une longue course,
Me préparoient de bons deniers,
À remplir aujourd'hui ma bourse.
Mais puisqu'il faut sûrement mourir,
Et suivre vos fatales danses,
Il ne faut plus tant discourir,
Adieu mes belles espérances.



La Mort.

Pèlerin, vous avez assez
Fait sur terre pèlerinage;
Gens comme vous sont bien saisis,
Où le voit à votre visage;
Voici votre dernier voyage,
Qui rendra vos devoirs satisfaits.
Le fin va commencer l'ouvrage;
Dépêchez-vous, le vous attends.

Le Pèlerin.

Je voudrais bien faire un voyage,
Que des long-temps j'ai projeté;
O Mort! à qui tout fait hommage,
Je ne vous demande qu'un été:
L'hiver toujours trille & funelle,
Selon que le temps sera,
J'aurai pour moi de votre aide,
Je ferai ce qu'il vous plaira.

La Mort.

Berger, avec ta houlette,
Tes brebis & ton jeune chien,
Ton panier d'œufs & ta mufette,
Qui ne songe jamais à rien,
Qui croit toujours manger & vivre
Sans penser à l'éternité;
Je suis la Mort, il me faut suivre;
Te voilà pris comme en un blé.

Le Berger.

Si mes brebis sont en danger
Dans les champs & sur les montagnes,
Et si le loup les va manger,
Quand ils paissent dans les campagnes,
Je ne pourrai les secourir,
Si dans la fosse tu m'entraînes.
O Mort! à me faire mourir,
Ne prends pas encore tant de peine.



La Mort.

Marchons, bon père Cordelier,
Qui devant moi baliez la rue,
Devez-vous vous émerveiller
Si votre heure est déjà venue!
Vous avez tant prêché la mort,
Que son heure est incertaine;
Je ne crois pas vous faire tort,
Cordelier, je vous ennuie.

Le Cordelier.

Qu'est-ce que vivre dans le monde?
Nul n'y demeure en sûreté;
Il ne faut point que l'on se fonde,
Si ce n'est en l'éternité.
La ri-hesse n'empêche mie
Qu'on ne fasse naufrage au port;
Et tel croit sa querre la vie,
Qu'il faut succomber à la mort.

La Mort.

Petit Enfant n'aguères né,
Sans pitié de ton innocence,
Au tombeau tu seras mené,
Quoique tu fasses résistance,
Puisque du jour de ta naissance,
À la mort chacun doit s'offrir,
Pluôt que plus tard, cette danse,
Petit drôle, il te faut subir.

Le petit Enfant.

A peine, hélas! puis-je parler,
A peine ai-je goûté la vie,
Qu'il faut du monde s'en aller
Avec la mort, mon ennemie.
Mais, hélas! si c'est son vouloir,
Que peut contr'elle ma faiblesse?
J'ai ne beaucoup mieux l'aller voir
Encore enfant qu'en ma vieillesse.



La Mort.

Pensez-vous de mort échapper,
Petit Clerc à simple tonsure ?
En vérité, c'est se tromper :
Suivant l'ordre de la nature,
L'homme ne vit que pour mourir,
Quand Dieu veut, quand bon lui semble,
N'ayez pas crainte de périr,
Nous ferons ce voyage ensemble.

Le Clerc.

A peine suis-je dans l'Eglise,
Et vous me parlez de mourir !
J'avois une place promise,
Et déjà de quoi me nourrir.
Je me préparois pour les Ordres,
Mais tous mes soins sont superflus,
La Mort cause mille désordres ;
Il ne faut rien quand on n'est plus.

La Mort.

Hermite, vous faites refus
De danser avec les autres ;
Habillez-vous, allons, levez-vous, sus,
Il faut être aujourd'hui des nôtres,
De Jésus-Christ c'est le vouloir ;
D'autres auront votre hermitage ;
Je ne conviens vous en vouloir,
Ce n'est pas-là votre héritage.

L'Hermite.

Pour avoir vécu solitaire,
Dans ma cabane pauvrement,
La Mort est elle le salaire
De mon triste détachement ?
Puisqu'il faut que cela se fasse,
Je suis bien content de partir ;
Mais je demande à Dieu la grace
De me sauver & bien mourir.



La Mort.

Par les champs & par les villages
Pauvres gens vous avez pillés,
Bu vin frais & des outrages,
Sans avoir jamais rien payé ;
Avec votre chapeau de paille,
Il faut mourir, Aventurier ;
Vous danserez vaille que vaille,
Sans argent ou Menétrier.

L'Aventurier.

Je crains fort ce fâcheux passage,
Car à la mort j'ai peu songé ;
Qui se le craint point n'est pas sage,
Et doit être bien affligé.
Cependant, qui s'en peut défendre ?
On a beau faire le rétif,
Quand Mort attire, faut se rendre,
Fût-on des hommes le plus vif.

La Mort.

Ce que dansez n'est en usage ;
Mais pauvre soit bien vous avient,
Autant le fou comme le sage,
Tout homme à danser convient :
L'Ecriture, il m'en souvient,
En parle dans ses saintes pages,
L'ame s'en va, point ne revient ;
Marchez avec vos visages.

Le Sot.

A vos ordres je suis soumis,
Car je ne puis vous faire rire,
Et je n'aurai plus d'ennemis
Dedans votre mortel empire.
J'ai toujours bien su que la mort,
Tout tant qu'en ce monde nous sommes,
Au trépas mettoit bien d'accord,
Les fous avec les sages hommes.



LE CORNEUR.

Tous & toutes mourir convient,
Foibles & forts, on le peut lire,
David l'a dit dessus sa lyre,
Et l'heure sans y penser vient.
Tous & toutes mourir convient,
La juste raison nous l'inspire.
C'est de Dieu le jour de son ire,
De la Mort le dernier empire,
Ce jour pour tout le monde vient,
Tous & toutes mourir convient,
Personne ne s'en peut dédire;
Les uns y trouvent à redire,

L'autre sur ses gardes se tient;
Car il fait cet antique dire:
Tous & toutes mourir convient.
Pourquoi nous viens-tu réveiller?
Laisse-nous encore sommeiller.
Qui est cet homme sombre & morne
C'est un vrai charbon en noirceur,
Son cri, son visage & sa corne,
Me font presque mourir de peur.
Las! il nous vient admonester
Qu'il nous faut tous ressusciter:
Son cor par tout se fait entendre,
Allons, morts qui dormez à plat,
Voici l'heure qu'il faut se rendre
Dans la pleine de Josaphat.

Mon Dieu, quel étrange tracas!
Que de monde tout en un tas,
Qui pour se réveiller s'apprete!
Qu'en voilà dans un feu tombeau
Qui ne peuvent lever la tête,
Malgré le son du cor nouveau.

Cependant ce Maure corneur,
Plus sec & noir qu'un ramoneur,
Redouble ses coups & nous presse:
Il n'a plus qu'un coup à sonner,
Et ne croyez pas qu'il nous laisse,
Quand il devroit toujours corner.

Il a l'ordre du Souverain
De tenir ce cornet en main,
Et d'en réveiller tout le monde;
Et quand on voudroit résister,
Il va faire si bien sa ronde,
Qu'il fera tous ressusciter.

Nul ne sauroit présentement
Reculer à son jugement,
Ni de Dieu fuir la colère;
Il va des hommes triompher,
Et selon qu'ils auront fait,
Ils auront le ciel ou l'enfer.

Grand saint Michel, conservez-nous,
Nous t'en prions à deux genoux:
Lorsque tu pèseras nos âmes,
Appaise l'ire de Dieu,
Afin qu'exempt des dures flammes,
Le ciel soit notre dernier lieu.

Vous



Le Roi mort.

Le Roi mort.

Vous qui, dans cette portraiture,
Voyez danser états divers,
Pensez que l'humaine nature
N'est que viande pour les vers;
On le peut bien voir dans ces vers;
Moi qui portois une couronne,
Tels serez-vous, bons & pervers,
C'est ainsi que le ciel l'ordonne.

L'Auteur.

Rien n'est l'homme qui y pense,
Et l'on doit y penser souvent;
Mais on peut voir par cette danse,
Qu'il n'est que cendre & que vent;
Retenez-en bien la mémoire,
Chrétiens, je vous en avertis,
Et lisez par fois cette histoire,
O grands! aussi bien que petits.

Bon fait penser soir & matin,
Le penser en est profitable;
Tel est ce jour, qui n'est demain;
Il n'est rien de plus variable,
Tous les jours on s'en aperçoit,
Ce discours n'est point une fable,
Il n'est rien que Dieu qui soit stable,
Car la Mort, enfin, nous déçoit.

L'Auteur.

Mais plusieurs sont à qui n'en chaut,
Comme s'il n'étoit point de gloire,
Ni d'enfer terrible & bien chaud,
Comme le dit la sainte histoire;
Gardez bien dans votre mémoire
Ce sentiment qu'il faut mourir,
Vous ne craignez point la mort noire,
Quand elle vous viendra quérir.

D



Pécheur, regarde ta figure ;
Si bien dépeinte en cette Mort ;
Tu seras la même posture
Lorsque tu finiras ton sort :
Fu fus d'une belle stature
Avant ton péché malheureux ;
Mais depuis ta triste aventure,
Ton corps n'est plus qu'un corps hideux.
Homme de pied ou de cheval,
Veux-tu que je te le dise ?
Tôt ou tard, soit bien ou mal,
Il faut que tu perde la vie ;
A cela nul ne remédie :
La Mort, dessous ses dures loix,
Met, après une maladie,
Les Pasteurs avec les Rois.

De tout honneur désemparé,
Le pécheur est trop misérable,
Au cheval il est comparé,
Du côté du corps périssable ;
Car souvent il porte le diable,
Et ne fait que sa volonté,
Dont il a peine perdurable,
Et perte pour l'éternité.
Aussi Dieu touché vivement,
Pour lui, plus d'ûr qu'une roche,
Au dernier jour du jugement,
Lui fera ce triste reproche :
« Allez, maudits, au feu là-bas ;
» Avez Satan, votre semblable ;
» Vous avez marché sur ses pas,
» Soyez comme lui misérable ».



LE CORNEUR.

Tôt, tôt, que chacun avance,
L'heure de la Mort, elle danse,
Va sonner & doucement vient,
Et personne ne s'en souvient.
Berger, Roi, Empereur & Pape,
Si ce n'est quand cette heure frappe,
Venez, hommes, femmes & enfans,
Jeunes & vieux, petits & grands,
Tant nécessaires qu'inutiles,
Car un seul n'en échapperait.

Quand un royaume il donneroit ;
C'est pourquoi, sans que l'on s'y trompe,
Mortels, au premier son de trompe,
Sans grand délai, ni sans secours,
Que chacun se trouve à son tour
Dans la place où l'on ressuscite,
Afin que selon son mérite,
En sortant de ce vallon liu,
On soit récompensé de Dieu,
Et que ce grand Dieu nous accorde
Sa divine miséricorde,
Moyennant un saint repentir,
De ce que je vous viens avertir ;
Car sans cette humble pénitence,
Et cette sainte repentance,
Ecoutez ce que je vous dis :
Vous n'aurez point de paradis ;
Et si quelqu'un par trop se flatte,
Si d'orgueil par fois il élatte,
Le ciel cher vendu lui fera,
Quand ainsi vivre il cuidera.
Tous vos pères & vos ancêtres,
Tant les valets comme les maîtres,
Qui dans le monde ont vécu tous,
Ont aussi bien dansé que vous,
Et sont allés dedans la tombe.
Or ceux qui après vous viendront,
Pareillement danseront ;
En quelque province qu'il aille,
Soit qu'il soit grand, ou qu'il travaille,
Sans savoir quand, soir ou matin,
Aujourd'hui, peut-être demain ;
Car ni pauvre, ni grand monarque,
Ne sauroient éviter la Parque ;
Et cependant, pour y aller,
On n'en veut point oïr parler.
Toutefois, pauvre créature,
Cette danse est d'autre nature
Que les autres danses ne sont,
Auxquelles nulles gens ne vont,
S'ils n'en ont une extrême envie ;
Mais à celle où je vous convie,
Voulez ou ne voulez,
Il faut que tous vous dansiez.



Ouvre tes yeux, ô créature !
 Regarde dans cette peinture,
 Mais avec admiration,
 Le sujet de ma vision :
 Trois morts avec leurs suaires,
 Sortis de l'ombre de leurs bières,
 Tous défigurés, tous hideux,
 Se sont présentés à mes yeux ;
 Leur choir à demi déchiré,
 De gros vers étoit la curée,
 Et leurs os presque décharnés,
 M'alloient empuantir le nez,
 Si je n'eusse de cette place
 Aussitôt détourné la face.
 Hélas ! que les mortels sont vains,
 Qu'est-ce, après tout, que les humains,
 Qui se font l'un l'autre la guerre !
 Qu'un peu de poudre, un peu de terre :
 À quoi servira tous leurs débats ?
 À quoi sert tous leurs combats ?

Toutes leurs querelles sanglantes,
 Leurs rancunes violentes,
 Leurs biens & leurs possessions,
 Leurs immortelles actions,
 Le rang de leurs hautes Noblesses,
 Et leurs honneurs & leurs richesses,
 Leurs alcôves si bien parées,
 Leurs lambris richement dorés,
 Leurs vases & tous leurs beaux lustres,
 Les rares portraits des illustres,
 Les parterres qu'on voit fleurir,
 S'il les faut quitter & mourir !
 Vraiment c'est bien grande folie
 D'aimer ainsi fort la vie,
 Et de ce séjour, triste lieu,
 En faire tous les jours un Dieu.
 Quiconque, hélas ! a du courage,
 Qu'il songe à la mort s'il est sage ;
 Qu'il regarde dans le tombeau,
 S'il y trouve rien de plus beau :



Viens, Chrétien, approche & remarque,
 Jadis, celui-ci fut Monarque ;
 Cet autre, qui fait mal au cœur,
 Fut autrefois Empereur :
 Tu vois bien que rien ne m'échappe :
 Cet autre-ci fut un grand Page ;
 Ce corps pourri fut un Baron
 De grande puissance & de renom ;
 Cet autre fut un noble Comte,
 Dont jadis on fit bien du compte,
 Celui que je te montre, *adieu*,
 Porta la qualité de Duc ;
 Celui-ci fut un Gentilhomme ;
 Cet autre un Cardinal de Rome ;
 Celui-ci fut un gros Abbé,
 Si vieux qu'il en devint courbé ;
 Celui-là fut un riche Chanoine ;
 Celui-ci fut un gras Moine,
 Et cet autre un riche Prêtreur,
 Toujours buvant, toujours fleur ;
 Cet autre un vaillant Capitaine,

Qui possédoit un grand domaine.
 Les femmes de ce grand troupeau,
 Sont aussi dedans ce caveau.
 Cependant, penx-tu bien connoître
 Quel fut le vassal ou le maître ?
 Tout est égal dans le cercueil,
 Plus rien ne se distingue à l'œil,
 Ce sont tous os de même forme,
 Et l'un & l'autre est difforme,
 Tant la femme que le mari,
 Tout en est sec, tout est pourri ;
 C'est la seule ame qui demeure,
 Dieu n'a pas voulu qu'elle meure,
 Car son être étant immortel,
 Son séjour doit être au ciel !
 Ainsi ces trois morts me parlèrent,
 Ainsi ils me révélèrent ;
 Je ne vis plus que des oiseaux,
 Que des serpents, que des chevaux,
 Et de grosses bêtes affreuses,
 Dont les grandes gueules hideuses,

Vomissent des hommes vivans,
Qui rentroient aussitôt dedans.

Le premier Mort.

Si nous vous apportons nouvelles
Qui ne sont ni bonnes ni belles,
Savoir qu'il faut un jour mourir,
Et que nos loix font de mourir;
N'en ayez point de déplaisance,
Prenez le tout en patience,
Mes bons amis, présentement,
Qu'êtes d'un bon tempéramment,
Qui possédez maintes richesses,
Force, beauté, grandes noblesses,
De qui les pères & les parents
Ont vécu près de cent ans,
Ne vous fâchez point, je vous prie,
Tôt ou tard vous perdrez la vie,
Vous serez secs & très-hideux,
Ainsi que les plus pauvres gueux;
Pourvoyez-y, mais de bonne heure;
Faut-il attendre que l'on meure,
Ou bien sur la fin de ses jours,
A demander à Dieu secours?
Notre corps n'est que pourriture,
Quand il est mort, ce n'est qu'ordure,
Et c'est folie, hors le besoin,
D'en avoir toujours tant de soin.

Le second Mort.

Dame, enfin, ce n'est point pour rire,
Ce que mort vient de vous dire;
Pourvoyez-vous si vous voulez,
Autrement que vous ne fâchez;
Car enfin la Mort vous épie,
Pour laisser votre corps sans vie,
Plus vite que vous ne cuidez,
Si vous êtes outre-cuidés,
Si pour une aise mondaine,
Et pour une joie un peu vaine,
Ou pour un criminel desir,
Pour un voluptueux plaisir,
Ou pour quelque haine implacable
Que vous inspirera le diable,

Pour une querelle, pour un duel,
Quelque reproche criminel,
Quelque mauvaise médifance,
Ou quelque folle complaisance,
Vous allez perdre un paradis,
Ecoutez ce que je vous dis;
L'enfer sera votre demeure,
Peut-être, hélas! dans une heure;
Car nul ne fait quand il mourra,
Et quand à lui la Mort viendra.
Pensez donc à cette sermonce,
Votre cœur y fait-il réponse?
Croyez-vous sérieusement
À ce juste avertissement?
Regardez bien cette peinture;
Ce désordre de la nature,
Qu'on vous fait dans ce tableau,
Quand vous sortirez du tombeau.
C'est assez vous dire de chose,
Dans mon cercueil je me repose;
Faites bien, vous le trouverez,
Autre bien vous n'emporterez.

Le troisième Mort.

Folles gens, dans vos exercices,
Qui n'aimez rien que les délices,
Qui jamais à moi ne songez,
Qui tous les jours d'habits changez,
Qui chérissiez la promenade,
La musique & la sérénade,
Et la comédie & le bal,
Qui quittez le bien pour le mal,
Et ne songez dans vos franchises,
Qu'à contenter vos gourmandises,
Je vous le dis par amitié,
J'ai bien pour vous de la pitié;
Car enfin, votre temps approche,
Et si votre cœur est de roche,
Et que ne pensiez à la mort,
Malheureux sera votre sort,
Quand avec ma triste escorte,
J'irai frapper à votre porte,
Hélas! pour lors que ferez-vous?
Dans quels cabinets & dans quels trous,
Dans quelles caves & dans quels abîmes,

irez-vous cacher vos crimes?
La multitude m'en fait peur,
Et pour ce j'en ai de l'horreur.
Lais! ce ne sera pas ma faute,
Car j'ai la voix assez haute;
Tant de monde qu'on voit périr,
Vous dit assez qu'il faut mourir;
Tous les jours la tenture noire,
Vous la doit remettre en mémoire;
Aux portes tant de trépassés,
Que vous plaignez quand vous passez,
À qui, dessus leur dernier gîte,
Vous jetez un peu d'eau bénite,
Vous devroient bien faire songer
Qu'il faut d'ici-bas déloger;
Songez à cette remontrance,
Malheur à celui qui n'y pense;
Car quand songer il y viendra,
La Mort tout-à-coup le prendra.

Les trois Vifs & trois Morts.

O Sainte Croix, par ta puissance,
Dont j'apparçois la ressemblance,
Garde mon corps & ne consens
Que nous perdions ainsi le sens:
La nouvelle qu'on nous apporte,

Sur notre ame est déjà très-forte;
Nous voulons bien en profiter,
Nous désirons nous apprêter,
Afin que quand nous viendrez prendre,
Nous soyons tous prêts nous rendre;
Déjà nous tremblons de frayeur,
Du péché nous avons horreur,
Nous avons pour lui de la haine,
Sa laideur nous fait de la peine,
Nous détestons ses vains appas,
Et nous aimons mieux le trépas,
A le prendre au pied de la croix,
Que n'en jamais aucun commettre;
O Mort! qui venez de parler,
Et qui nous venez d'enrôler
Dans votre triste confrérie,
Nous méprisons déjà la vie,
Et nous sommes prêts de mourir
Dès que vous nous viendrez quérir;
Venez frapper à notre porte;
Quand vous le voudrez, il n'importe;
Nous avons purgé notre cœur
Afin d'arriver au bonheur
Que dedans la voûte éternelle,
Dieu prépare à l'ame immortelle.

Amen.





Tôt, tôt, femmes, venez danser
Incontinent après les hommes,
Et gardez-vous bien de verser
Dedans le chemin où nous sommes;
Mon cornet sonne bien souvent,
Après le petit le grand;
Mais on ne s'en met pas en peine,
Et c'est de quoi je me démens.
Dépêchez-vous, si vous voulez,
Car bientôt vous vous en allez
Comme des floes, l'un après l'autre

Dedans le Royaume nôtre,
Où vous rendrez compte en effet
De tout ce que vous aurez fait,
Afin qu'à la fin de la danse,
Vous en ayez la récompense,
Ou soit du bien, ou soit du mal,
Dont le dernier est très-fatal;
Car le mal conduit dans le gouffre,
Où sans cesse le damné souffre,
Et le bien dans l'éternité,
Où l'on voit la Divinité.

L'AUTEUR



Ouvrez-vous, hommes & femmes,
De penser à vos pauvres ames,
Et de quitter la passion
De la maudite ambition
Que vous avez pour les richesses,
Sujets de si grandes tristesses;
Faites vos soins & votre soul
Ne vous cessent point ici.

Ce monde, hélas! n'est qu'un passage
Pour arriver à l'héritage
Que Dieu prépare à ses élus,
Pour récompenser leurs vertus;
Ce doit être là votre affaire,
C'est le solide & nécessaire;
Quiconque le méprisera,
Tôt ou tard s'en repentira.

E



Le Mort aux Dames.

Venez, Dames ou Demoiselles,
Chrétiennes ou de la Religion,
Veuves ou femmes, ou pucelles,
Et sans aucune exception,
Fussiez-vous de condition,
De belle ou laide prestance,
Il faut, le vouliez-vous ou non,
Venir danser à notre danse.

Le second Mort.

Quels sont nos corps ? je le demande
A vous, femmes, d'états divers,
Sinon une puante viande,
Après notre mort, pour les vers ;
Pourquoi donc si fort la flatter,
Et si délicate la rendre,
Puisqu'il le doit, sans contester,
Quelque jour retourner en cendre ?

Le troisième Mort.

Compagnon, bonne est ta raison ;
De ces femmes sure-cuidées,
Leur corps sera de la venaison,
Des vers dans le tombeau gardées,
Leurs beautés tous les jours fardées,
Des vers dans la tombe elles seront,
Pour or ou pour argent regardées
De personne plus ne seront.

Le quatrième Mort.

Femmes, mitez vos doux appas
Dans cette triste sépulture ;
Regardez ces os en un tas,
Qui sont horreur à la nature :
Ils ont été d'états divers,
Reines, Bergets, grandes Dames ;
On ne fait plus, niangés des vers,
S'ils sont os d'hommes ou de femmes.



La Mort.

Noble Reine, de beau corsage,
Belle, joyeuse à l'avenant,
De par le Souverain j'ai charge
De vous enlever maintenant ;
Ne vous faites pas prier tant,
Vous commencerez cette Danse ;
Faites au trône, à l'instant,
Une profonde révérence.

La Reine.

Cette Danse m'est bien nouvelle,
Et j'en ai le cœur très-surpris :
O Mort ! que vous êtes cruelle
A gens qui ne l'ont pas appris !
Las ! en la Mort tout est compris,
Reine, Dame, grande & petite ;
Les plus grands sont les premiers pris,
Et nul au monde ne l'évite.

La Mort.

Et vous, madame la Duchesse
Que j'attrape sans y penser,
Ne songez plus à la richesse
Que vous tâchiez tant d'amasser ;
Aujourd'hui vous faut trépasser,
Malgré votre mondaine envie ;
Folie est de tant embrasser,
Puisqu'il faut quitter cette vie.

La Duchesse.

Je n'ai pas encore trente ans,
A peine à vivre je commence,
Je prenois un peu de bon temps ;
Mais adieu toute ma complaisance,
Mes amis, mon or & mon bien,
En qui j'ai mis mon espérance,
Contre la Mort ne peuvent rien,
Et moins encore contre la Danse.



La Mort.

Or sus, Madame la Régente,
Qui de bien dire avez le nom,
Qui d'être joyeuse & fangante
Avez au monde le renom,
Votre temps est passé de rire,
De dire le mot & railler,
Me voici chez vous pour vous dire,
Que la Mort fait tout oublier.

La Régente.

Quand des nôtes je me souviens,
Des violons & des trompettes,
Des bals & des courtoises,
Des grandes hées que j'ai faites,
Je connois que t'es empereur,
En temps de mort n'ont point de feu,
Les femmes sont trop indifférentes,
Tout se passe hormis d'aimer Dieu.

La Mort.

Belle femme de Chevallier,
Qui chérissiez si fort la chasse,
Vite, il faut vous deshabiller,
Et suivre promptement ma trace.
Si vous aviez en temps & lieu
Pourchasse le bien de votre ame,
Vous n'auriez pas, ma belle Dame,
De la peine à venir à Dieu.

La femme du Chevallier.

Pensois-je, hélas! si ôr mourir?
J'avois une sainte parir;
Verrai-je ma beauté partir,
Moi que l'on trouvoit si bien faire?
En rien ne se faut plus fier,
Tout au monde nous fait la guerre,
J'étois belle & pompeuse hier,
Aujourd'hui je suis dans la terre,



La Mort.

Dame Abbessé vous laissez
Votre bonne & belle Abbaye,
Un linceul vous emporterez,
Et n'en foyez point étahie;
Votre croisse d'argent doré
Sera mieux sans les mains des autres;
Vous avez assés demoré,
Il faut être à présent des nôtes.

L'Abbessé.

Le service hier je faisois,
Et qualité de votre Abbessé;
Ma croisse d'argent je portois
A Matines, puis à la Messe:
Aujourd'hui faut-il que je laisse
Abbaye, croisse & Couvent?
Hé mon Dieu! de ce monde qu'est-ce?
Qu'une girouette à tout vent,

La Mort.

Belle, pliez vos gorgerettes,
Il n'est plus temps de se farder,
Vos atours, vos oreillettes,
Heia! ne vous peuvent aider;
Je ne vous puis accorder
De vivre dans cet exercice:
Croyez-vous que pour mignarder,
Votre beauté me réchille?

La femme de l'Ecuyer.

Quoi! déjà du monde partir?
Je suis si jeune, je suis si forte,
Je voudrois bien n'en pas sortir;
On n'est plus rien quand on est morte;
Je préparois un bel habit,
Et la juppe de moerre verte;
Mais je suis prise dans mon lit,
Puitque la Mort m'a découverte.



La Mort.

Pas ne vous oubliez derrière,
Venez après moi, la main;
Je prends au bien la Bergère
Comme je fais le Souverain.
Vous ne vous plaindrez plus toujours
D'avoir peine à garder vos bêtes;
Vous avez fini vos beaux jours,
Il faut célébrer d'autres fêtes.

La Bergère.

Partir si tôt sans y songer,
Voici de pitoyables nouvelles;
Que fera mon pauvre Berger,
Qui m'aimoit comme ses prunelles?
J'aimerois mieux tondre mes laines,
Garder avec soin mon troupeau,
Avoir quatre fois plus de peines,
Et n'aller point dans le tombeau.

La Mort.

Allons, pauvre vieille Impotente,
Qui m'appelâtes tant de fois,
Me voici contre votre attente,
Il faut obéir à mes loix;
Vous avez souffert au monde,
A la fin j'ai pitié de vous,
Soit qu'on en rie, soit qu'on en grande,
C'est ainsi que je parle à tous.

L'Impotente.

De vieillesse je ne vois goutte,
Ainsi je ne crains point la mort;
Depuis quarante ans j'ai la goutte
Qui m'accable & m'affoiblit fort;
Les biens de mon bien m'ont fait tort,
Je n'ai pas vaillant une maille;
J'aime autant voir finir mon sort,
Que de coucher dessus la paille.



La Mort.

Et vous aussi, jeune Bourgeoise,
Pour néant vous vous excusez,
Il est force que chacun voise
Au tombeau que vous méprisez;
Vos amours si bien empestés,
Envers moi sont de triste augure;
Maints hommes en sont abusés,
En tous états il faut mesure.

La Bourgeoise.

Mes coilets & mes artifices
Ne peuvent donc charmer la Mort?
Adieu ma joie & mes délices,
Le prompt départ me déplaît fort;
Ma conscience me reprend
Des sottises de ma jeunesse,
Qui me dira dans mon sort,
Que joie enfin tourne en tristesse.

La Mort.

Femme veuve, venez en avant,
Et préparez-vous à mourir;
Vous voyez mille autres devant,
C'est à votre tour à partir;
De vos maux je vais vous guérir;
Votre époux mort vous fit ennui,
Vous l'attraperez sans courir;
Je vais vous rejoindre avec lui.

La femme veuve.

Depuis qu'il est mort, cet époux,
Mon ame en fut toujours troublée,
Rien au monde ne me fut doux,
De souci je fus accablée;
Mes enfans m'ont fait dépiter,
Et m'ont procuré mille affaires;
Si la Mort ne me les fait quitter,
Je ne m'en tourmente plus guère.



La Mort.

Avançons, petite Marchande,
Laissez tant de soin à peler ;
La marchandise qu'on demande
N'a plus lieu de vous amuser ;
A votre ame il faut aviser ;
Votre temps passe d'heure en heure,
Il n'est tel que d'en bien user,
C'est la bonne œuvre qui demeure.

La Marchande.

Mais, pendant que je partirai,
Qui vaudra garder ma boutique ?
Si je meurs siôt, je perdrai
Et mes chandons, & ma pratique.
Adieu ma balance & mes poids,
C'est à regret que je vous quitte,
Il est temps d'obéir aux loix
De la Mort qui me tend visite.

La Mort.

Marchons, Madame la Baillie,
Faites vite votre paquet ;
A venir vous êtes tardive,
Terminons tout ce grand eaquet ;
Prenez un drap, une chemise,
Laissez tout le reste dans son lieu ;
Il ne faut point être surprise,
L'heure presse d'aller à Dieu.

La Baillie.

Si la femme se plaint de loger,
La mode n'est pas nouvelle,
Elle s'entremet de juger
Les faits d'autrui, mais non pas d'elle ;
Chacun se répute telle,
Que ce qu'elle fait est bien fait ;
Et cependant, ô bagatelle !
El n'est rien de plus imparfait.

Pour



La Mort.

Pour vous montrer votre folie,
Et qu'on doit sur la Mort veiller,
Allons, jeune Epousée jolie,
De tout il faut vous dépouiller,
Je m'en vais vous déshabiller,
Et se dépêcher au plus vite :
Votre Epoux dort sur l'oreiller,
Je vous prépare un autre gîte.

La jeune Epousée.

Le jour même où j'espérois
D'avoir quelque joie en ma vie,
Faut-il, ô Mort ! dessous tes loix,
Que je sois siôt asservie ?
Hélas ! que fera mon Epoux,
Qui m'aimoit pour le mariage ?
Je croyois bien dans ses genoux
Goûter la vie d'un plus grand âge.

La Mort.

Femme nourrie en mignardise,
Qui dormez jusques au dîner,
Je vais chauffer votre chemise,
Et vous donner à déjeuner.
Jamais vous n'avez su jeûner,
Il y paroît à votre mine ;
Mais où je m'en vais vous mener ;
Vous serez bientôt maigre échine.

La Mignonne.

Pour Dieu, que l'on m'aïlle quérir
Le Médecin, l'Apothicaire,
Je crois que je m'en vais mourir,
Si l'on ne me donne un clystère ;
Je sens au cœur un mal secret,
Qui me fait pâlir le visage.
Hélas ! que j'aurai de regret,
S'il faut que je meure à mon âge !



La Mort.

Belle fille, sage Pucelle,
Ne soupçonnes pas de laisser
La vie fragile & mortelle,
Qu'il te vienne à tous de passer;
Vous le vez cent fois plus heureuse
Au ciel qu'en pas un autre lieu,
Avec moi venez donc joyeuse,
La virginité plaît à Dieu.

La Pucelle.

En ce siècle, jeunes & vieux,
Sont bien en péril de leur vie;
Les larmes m'en viennent aux yeux;
Car de mourir j'ai peu d'envie;
Hélas! quel triste déplaisir
Avoir les filles de mon âge!
Il n'est pas à porter de voir
De vivre au monde d'aujourd'hui.

La Mort.

Que me direz-vous de nouveau,
Madame la Théologienne!
Vous savez bien dans le tombeau
Qu'il faut que tout le monde vienne;
Vous qui tranchez du grand docteur,
Avez-vous bien prévu votre heure!
S'il faut que tout le monde meure,
En faut-il avoir mal au cœur!

La Théologienne.

Je savais bien qu'il faut mourir,
Mais point être trop studieuse,
Du salut où l'on doit courir,
Je n'ai pas été curieuse;
Je disois à part moi toujours,
Quand j'aurai bien de la science
J'embrasserai la pénitence
Pour tout le reste de mes jours.



La Mort.

Et vous, nouvelle mariée,
Qui mariez tout votre deuil
A paroître si bien parée,
Pour fêtes & noces choisir;
En dansant je viens vous querir:
Vous n'attendiez pas cette guerre;
Aujourd'hui vous irez en terre,
Songez promptement à mourir.

La nouvelle mariée.

Las! un an tout entier il n'y a pas
Que le ciel m'a mis en ménage,
Pourquoi passer si tôt le pas,
Je ne suis pas encore en âge!
Je desirois en mariage,
Me comporter bien sagement;
Mais aujourd'hui je perds courage,
La Mort m'entraîne au monument.

La Mort.

Il faut marcher, ô femme grosse,
C'est de Dieu le commandement,
Vous avez un pied dans la fosse,
C'est ce qu'on dit communément:
Il faut y entrer toute entière,
Je n'ai que faire de vos pleurs,
L'enfant, & vous irez en terre;
Pour un plaisir mille douleurs.

La femme grosse.

Je croyois accoucher demain,
Sans aucun risque de ma vie,
Et de choisir un parrain,
Je brûlois d'une fureur envie;
Mais voici bien du changement,
Puisqu'il me faut plier bagage;
Je n'aurois pas eu ce tourment,
Si je n'étois pas en ménage.



La Mort.

Mademoiselle du bon temps,
Votre course enfin est finie,
Vous avez assez de vieux ans,
Venez me tenir compagnie;
On ne peut pas vivre toujours,
Vous vous ennuieriez vous-même,
Nature en vous passe son cours,
Et votre loquacité est extrême.

La vieille Démonstrelle.

J'ai vraiment mon temps passé,
Tantôt bien, tantôt en mal-aise;
Maintenant mon corps est cassé,
Et de mourir je suis bien aise:
C'est assez louché de travail,
Dieu récompensera ma peine,
La mort est la fin de tous maux,
Et n'est point l'objet de ma haine.

La Mort.

Femme de grande dévotion,
Laissez-là vos dévotés minces,
Quittez la contemplation,
Vos chapelains & vos mailles;
Si vos prêtres sont bien dignes,
Elles vous vaudront devant Dieu,
Rien ne vaut, soupirez ni signes,
Car rien que la vertu n'a lieu.

La Cordelière & Dérôte.

Je rends grâces au Créateur
De ce qu'il lui plaît de m'envoyer;
Comment louer mon Rédempteur
Des biens qu'il m'a donnés sur terre;
M. le démon m'ont fait la guerre;
J'ai résisté tant que j'ai pu,
J'étais plus faible que du verre,
Dieu m'a donné de la vertu.



La Mort.

Marchons, habile Chambrière,
J'ai pitié de vous, je vous plains,
Vous n'irez plus à la rivière
Avec deux seccaux dans les mains;
Tantôt au four, à la fontaine,
Au marché portant panier,
La Mort finira votre peine,
Sans qu'il vous en coûte un denier.

La Chambrière.

Ma maîtresse m'avait promis
De me marier à mon aise;
Je devois prier mes amis,
Et je devois épouser Blaise.
Peu de gens désirent la mort,
Pour moi je suis bien de ce nombre,
J'ai le corps robuste & fort,
Pour devenir tôt une ombre.

La Mort.

Savez-vous, Recommanderesse,
Quelque bon lieu pour vous loger?
J'ai besoin d'une bonne adresse,
Car nul ne me veut héberger;
Mais j'en ferai tant déloger,
Que l'on connoîtra mon enseigne;
Mourir vous faut, pour abréger,
Afin que le monde ne craigne.

La Recommanderesse.

La Mort n'eut jamais d'amitié,
Et n'accorde aucune requête,
Personne ne lui fait pitié,
A tout le monde elle fait tête;
Qui croit lui résister est bête;
Il faut mourir tel que l'on est;
Un jour ouvrier, une fête,
Quand Dieu l'ordonne & qu'il lui plaît.



La Mort.

Femme d'accueil, femme aimable
A toutes gens de qualité,
Acquis avez amis de table,
Viviez avec liberté:
Le temps n'est tel qu'il a été,
Rien ne vaut d'être vagabonde;
Trop parler n'est que vanité,
Il est temps de quitter le monde.

La femme d'accueil.

Aujourd'hui parents & amis,
Nous promettons monts & merveilles;
Mais dès qu'à bas nous sommes mis,
Chacun nous bouche les oreilles.
Ainsi sous ces bas lieux seulement,
Où l'homme est toujours misérable,
Tout est sujet au changement,
Il n'est rien que Dieu qui soit stable.

La Mort.

Nonobstant votre couvre-chef,
Il faut marcher, gorille Nourrice,
Et n'en ayez pas de méchet,
Je vous parle sans artifice;
Laissez enfans & peçons,
Hochet, moulinet & bouillie,
Venez danser sans violons
Le dernier branle de sortie.

La Nourrice.

A cette danse il faut aller,
Quoi qu'à regret & avec peine,
Je voudrais encore reculer
Quelques mois ou quelques semaines.
J'ai bien mal au cœur de quitter
Ce poupon, dont j'ai de bons gages;
Mais j'aurois d'autres avantages,
S'il achevoit de me teter.



La Mort.

Si vous avez, sans fiction,
Au Créateur rendu service,
Et vécu dans l'exercice
Que demande la Religion,
Bonne Mère & bonne Prêtre,
Qui de mourir avez fait vœu,
Je viens ici vous marquer l'heure
Qu'il faut que vous alliez à Dieu.

La Pileur.

C'étoit dans ma Religion
De servir Dieu, mon seul délire;
Au cloître, par dévotion,
J'allois réclamer mon office;
Mais puisqu'il faut partir soudain,
Quittons Chapelet & Breviaire,
Plutôt aujourd'hui que demain,
Je voudrais être dans la bière.

La Mort.

Venez après, Mademoiselle,
Et ferrez tous vos atours,
Soit que vous soyez laide ou belle,
Il faut dire adieu à vos atours,
Vous n'irez plus dans les banquets,
Où le Dameret vous cajole;
Croyez plutôt à ma parole,
Les cieux sont les plus beaux atours.

La Demoiselle.

Que me servent mes beaux atours,
Mes habits & ma gentillesse,
Ma coiffure à tous les jours,
Mes yeux, mon nez & ma jeunesse?
Hélas! il est bien mieux valu
Que j'eusse occupé ma mémoire
A ne songer qu'à la vertu,
Qui me procure la gloire.



La Mort.

Ha ! pauvre Femme de village,
Qui n'avez nulle ni denier,
Qui portez vendre du fromage
Dans ce misérable panier ;
Si vous avez bien su garder
Patience en votre maître,
Vous me suivrez bien sans gronder
Dans le chemin qu'il vous faut faire.

La femme de village.

Je prends la Mort en patience,
Car au monde je n'ai plus rien ;
Soldats ont pillé ma finance,
Et sergens ont volé mon bien,
Je suis le rebut du village,
Pour moi nul n'a de charité,
Car on méprise vieil âge,
Et l'on fait la pauvreté.

La Mort.

Et vous, la belle Mijordée,
Qui maints surplus avez vendus,
Dont de l'argent êtes fourrée
Par tant de cottes que rien plus ;
Vos grands amas sont superflus,
Vous êtes vieille & fort cassée,
Dites adieu à vos exotels,
Dans un jour vous serez trouffée.

La vieille Chambrière.

La Mort me fait bien connoître,
Personne ne peut la tromper ;
Il n'est que trop vrai que mon maître
S'est bien par moi laissé duper.
J'ai souvent mis son vin en broche,
Dont il ne s'est pas aperçu ;
Maintenant la Mort qui m'accroche,
Me déçoit comme j'ai déçu.

Approchez-vous



La Mort.

Approchez-vous, Revendresse,
Sans plus au monde demeurer ;
Votre corps aujourd'hui ne cesse
Et de paître & d'endurer,
Le tout pour gagner cette vie
Qui s'écoule si promptement,
Et qui d'ordinaire est suivie
D'un repentir assurément.

La Revendresse.

Il est vrai que nos jours au monde,
Sont remplis de divertissement,
Aujourd'hui sur un on se fonde,
Demain on craint l'adversité ;
Mais malgré toute pauvreté,
Je voudrais bien ne vous pas fuir ;
Laissez-moi passer cet été,
Car il n'est rien tel que de vivre.

La Mort.

Femme charnelle & mal vivante,
Qui jamais ne songez à moi,
Est-ce que je vous épouvante ?
Vous êtes surprise, je crois.
Vous vous êtes trop divertie,
Laissez le monde & ses appas ;
Dansez le branle de sorte,
Je vous tiens bien, ne craignez pas.

La femme amoureuse.

A ce péché je suis soumise,
Maudit en soit le métier,
J'ai quitté mon salut, l'Eglise,
Le Chapelier & le Pseuier ;
Mais ira-je prendre une corde,
Et me porter au désespoir ?
A tout péché m'enferme,
Je me range à votre pouvoir.

G



La Mort.

Venez-ça, Garde-d'accouchée,
La Mort ne vous peut faire peur;
Car cent fois vous m'avez touchés
Sans nul soulèvement de cœur.
Combien de filles & de femmes
Sont toutes mortes dans vos bras?
Êtes vous plus que tant de dames
Pour aulli ne les suivre pas!

La Garde-d'Accouchée.

J'ai vraiment pressé des bains
Pour des compères ou commères;
Cent femmes font aux cimetières,
Qui sont mortes dedans mes mains.
J'avois toujours de bonnes rippes,
Car j'étois adroite à tromper;
Mais il me faut rendre sèches,
Puisque la Mort me vient gripper.

La Mort.

Approchez, Brunette gentille,
Donnez-moi votre doigt menu,
Quoique vous soyez jeune fille,
Votre dernier jour est venu:
Mort n'épargne ni gros ni menu;
Grand ou petit, de toute taille,
Fût-il couvert, fût-il tout nud,
Il faut que dans la fosse il aille.

La jeune Fillette.

Hélas! maman, venez à moi,
Je ne fais pas ce qui m'emporte,
Je suis toute tremblante d'effroi;
Cachez-moi derrière la porte:
Pour moi je crois que je suis morte;
Je n'en puis plus, je vous promets,
Si d'ici la Mort me transporte,
Je ne reviendrai plus jamais.



La Mort.

Marchez avant, Relieuse,
Pour rendre compte de vos faits;
Si vous n'avez été pieuse,
Vous n'irez point là-haut jamais!
Au ciel personne ne monte,
Si ce n'est par la charité;
Faites là-dessus votre compte,
Car au ciel tout est compté.

La Religieuse.

En tout j'ai fait ce que j'ai pu,
Aux pauvres selon leur vue,
Les faméliques j'ai repus,
Non si bien que j'étois tenue;
Mais si haute m'est avenue,
Comme c'est sans mauvaïseté,
Le ciel, que j'ai toujours en vue,
Peut-être de moi aura pitié.

La Mort.

Oyez, on vous fait à savoir
Que cette vieille forcière,
A fait mourir, matin & soir,
Plusieurs gens en maintes manières;
Ainsi comme une meurtrière
Que la Mort doit faire périr,
Pour la conduire au cimetière,
Je m'en vais la faire mourir.

La Sorcière.

Mes bons amis, ayez pitié
De moi, très-pauvre pécheresse,
Et me donnez, par amitié,
Quelques De profundis ou Messes.
J'ai fait du mal en ma jeunesse,
Mais j'en ai du ressentiment;
Et peut-être que ma tristesse
Fléchira Dieu dans ce moment.



La Mort.

Le bon Dieu chérit les dévôtes,
Quand elles sont filles de bien;
Mais il n'aime point les bigottes,
Qui dans le fond ne valent rien.
Ce ne sont que des sœurs collettes,
Qui semblent saintes au dehors;
Mais dessous leurs coiffes & cornettes,
Elles cachent mille remords.

La Bigotte.

Il est vrai, je me suis montrée
Bien meilleure que je n'étois;
En cent fois de tristesse outrée,
Chacun croyoit que je jeûnois;
Cependant il est véritable
Que je disois le petit mot,
Que je buvois du vin à table,
Et rompois mon pain au pot.

La Mort.

Sus, tôt, Margot, venez en avant;
Etes-vous maintenant derrière?
Vous devriez bien marcher devant,
Et danser toute la première.
Vous en savez bien le métier,
Puisque vous portez la marotte,
Je vous attends à mon moulinier,
Où danse aussi bien sot que fotte.

La Sotte.

Entre vous, fillettes jolies,
Ecoutez ce que je vous dis:
Laissez-là toutes vos folies,
Si vous aimez le paradis.
J'ai fait au monde des sottises,
J'en demande au Sauveur pardon,
Sa miséricorde qu'on prise,
De sa grace sera le don.



La Reine morte.

Reine, j'étois dans l'Univers,
Chérie, redoutée & crainte,
Et me voici eürée aux vers,
Et du trait de la Mort atteinte;
Dans la terre je suis contrainte
De me voir coucher à l'envers;
N'ai-je pas grand sujet de plainte,
D'être sujette à ce revers.

Passant, ici qui me contemple,
Profite de ma triste mort;
Que ce corps te serve d'exemple,
Le tien aura le même sort;
Use envers lui ton artifice,
Pour le rendre parfait & beau;
Il faut à la fin qu'il pourrisse,
Comme le mien dans le tombeau.

L'Auteur.

Vous qui voyez cette peinture,
Papes, Rois, Princes & Seigneurs,
Pour ceux qui sont en sépulture,
Priez Dieu du fond de vos cœurs.
De mort n'échappe créature;
Allez, faites, mais vous mourrez;
Ce monde fort peu dure,
Faites bien, vous le trouverez.

Jadis furent comme vous êtes,
Ceux qu'ici voyez danser,
Allant, parlant comme vous faites,
Et des morts même se gaudir;
Cependant d'eux est-il nouvelle
Depuis qu'ils sont trépassés?
Gardez donc à votre vaisselle,
Et priez pour eux, c'est allés.

54
LA MORT MENACE L'HUMAIN LIGNAGE.

*Mort met à bas tout humain,
Dieu m'a donné pouvoir sur lui,
Pour punition de la pomme
Il faut qu'il périsse aujourd'hui.*

*Il avoit dit : n'en mangez mie ;
Et pour cette transgression,
L'homme perd la mortelle vie,
Avec sa glorification.*



La Mort déclare son devoir.

*Je suis la Mort, de nature ennemie,
Qui tout vivant finalement consume,
Adouçillant à tous humains la vie,
Et réduisant dans la terre tout homme ;
Je suis la Mort, qui dure me surnomme,
Pource qu'il faut que tout je mette à fin,
Parents, amis & Rois, & tout le train,
Je fauche tout & réduis tout en poudre,
Et suis de Dieu commise, afin
Que le mortel me craigne comme un foudre.
Mort engendrée d'Ève & d'Adam,
Adam, le jour de sa création,
Commence par désobéissance,
En commettant prévarication,
Se vit soumis à mon obéissance ;*

*Dieu me donna sur lui cette puissance,
Et sur les corps de sa postérité,
Pour les meurtrir de son autorité :
Ainsi dès-lors me voyant en faillie,
J'annéantis toute l'humanité,
Bois, feuilles, fleurs, bouton & racine.*

Mort fait mourir Abel.

*Cain me fit la première ouverture,
Versant le sang de son frère Abel ;
Mais il ne put cacher cette aventure
Aux yeux de Dieu, ni du Père éternel ;
Car il sentit alors angoisse amère,
Et de mon dard, qu'on ne peut éviter,
Il vit, malgré tout ce qu'il m'a pu faire,
Qu'on ne sauroit jamais me résister ;
Car fût-ce en tout autane qu'un sagittaire,
Qu'il jeune ou vieux, il faut enfin sauter.*

*La Mort depuis fait tout mourir.
Ainsi du ciel en possession mise,
Pour de mes droits paisiblement user,
J'ai pris depuis, & j'ai pris à ma guise,
Ceux qu'il m'a plu, qui croyoient m'abuser :
Et n'ai voulu dans le monde excuser
Bonté, beauté, esprit, vaillance,
Que je n'aye fait venir à cette danse,
Qu'aucun n'a su jusqu'ici refuser,
Parce qu'on doit me rendre obéissance,
Quoi contre moi que l'on puisse causer.*

La Mort pour tarder ne manque pas à venir.

*Dessus ce bœuf, qui marche pas à pas,
Je suis assise & ne me hâte pas ;
Mais sans courir je donne le trépas.
Les plus fendants ne s'en peuvent dédire,
Quand de mon dard je les assène à point ;
De ma laideur tout le monde a beau rire,
Si faut qu'il vienne & qu'il vienne à ce point,
Où mon pouvoir a droit de les conduire ;
Sans regarder s'il a long-temps vécu,
S'il a chez lui la maille ou l'écu,
S'il n'est qu'un fat, s'il est noble personne,
Il faut qu'il soit de ma flèche vaincu,
Sans respecter ni Sceptre ni Couronne.*

La Mort prend gens endormis à toute heure.

*Allez souvent, sans flûtes, sans tambour,
Endort les gens sous de riches courtines,
Les amusant de jour en jour ;
Et ces créatures peu fines,
Ne songent pas que je leur joue un tour ;
Car lorsqu'elles pensent à rire,
Et doucement se divertir,
Tout-à-coup je leur viens dire
Que le temps presse de partir.
Ce mot est dur à leur oreille,
N'ayant jamais à moi pensé :
Ainsi lorsque tout dort je veille,
Pour attraper un trépassé.*

La Mort par guerre.

*Dieu, d'autrefois en vengeances cruelles,
De leurs forfaits, qu'il ne peut trop punir,
Fait naître aussi de sanglantes querelles,
Qui subsistent long-temps avant de finir.
C'est par moi qu'il meut la guerre,
Qui déssole toute la terre,
Et fais tout périr par la faim.*

*O Mortels ! si vous êtes sages ;
Apprenez toujours la main
Du Sauveur votre Souverain,
Qui souffre long-temps vos outrages,
Mais qui se vengera enfin.*

La Mort par famine.

*Autre pays est puni par famine,
Pour les péchés des petits & des grands ;
La Mort y ronge & toute chose mine,
Et ne regarde à condition ni rang ;
Elle moissonne & terres & provinces,
Attaque Rois, Empereurs, Papes & Princes,
Si qu'on ne peut écrire tous les jours
Nombre de ceux de son dard qu'elle pince
Parmi le peuple & dans les grandes cours.
En un mot, je détruis un royaume un empire,
Et cela bien plutôt qu'on ne le peut écrire.*

La Mort par mortalité.

*Souvent encore ma servante fidèle,
Que j'appelle mortalité,
Se vient ruer sur la race mortelle,
Qu'elle moissonne en quantité :
Elle n'a point d'humanité,
Elle n'accorde rien aux prières,
Les plus hauts dans la vanité,
Sont précipités dans leurs bières ;
Et quelquefois sa cruauté
Fait de leurs corps un monceau de pierres,
Sans distinguer richesse ou qualité.*

La Mort se sert de ses trois verges.

*Par le moyen de ces trois verges dures,
Plus cruelles que les lions,
Je moissonne les créatures
Par centaines & par millions ;
Et j'ai tant fait que maints régions
Sont à présent inhabitées,
Qui de mon dard ont été maltraitées,
Sans espoir de secours des autres nations ;
Car une fois, quand Dieu se courrouce,
Contre ses saintes émotions
On ne trouve point de ressource.*

La Mort par maladie ou fièvre.

*J'ai même une bonne servante,
Qui mine aussi de nos humains le corps,
Qui de tuer toujours se vante,
Et qui jamais n'a de remords,
Car le mal toujours la contente.*

Près, dit-elle, est dans l'attente,
Onques foibles, onques les forts
Sont frappés de ma flèche sanglante,
Pour jetter avec les morts,
Que je trouve à tas sous ma tante,
Quand je renverse, vigilante,
Le butin de tous leurs efforts.

La Mort a les accidents pour serviteurs.

Les accidents, qui jamais ne sommeillent,
Soit & matin sans cesse sont au guet,
Et bien souvent les mortels ils éveillent,
En les prenant au trebucher;
Ils ont beau entre eux se défendre,
Ils ne peuvent s'en exempter,
Un coup de tuile les fait rendre,
Un bâtiment qu'on ne peut éviter,
En un instant, un coup de foudre,
Met par fois cent hommes en poudre;
Un déluge, un débordement,
Une chute, une glissade,
Rend la créature malade,
Et la porte au monument.

La Mort a brigands qui la suivent.

Par les brigands & voleurs dans les bois,
Ains de mort, hommes diaboliques,
Je range encore mille âmes sous mes loix,
Et j'aime fort ces mortelles pratiques,
Tout en est plein au monde maintenant;
Et par cette prompte voie,
Eux seuls m'en envoient autant
Que la fièvre m'en envoie.
Puis après ces mêmes larrons,
Accusés de mille carnages,
Dans les bois ou es environs,
Sont pendus pour leurs brigandages,
Et je les vois ici par millions.

La Mort a justice qui la sert.

Justice aussi, qui souvent anticipe,
Par fois mourir fait beaucoup d'innocens,
Et tout autre qu'elle en dissipe,
Ils s'assembloient chez moi par cents,
Leur mort à tous est bien diverse:
L'un par fois est décapité,
D'autres, couchés à la renverse,
Sont rompus par nécessité;
Celui-ci passe par les armes,
Et cet autre, malgré ses larmes,
Parce qu'il a commis mille maux,

Est tiré à quatre chevaux.
L'autre par fois, pour toute bière,
N'a que le sein de la rivière,
Ou que le creux de l'Océan,
Et j'en ai grand nombre par an.

La Mort a duel à son service.

Après ma servante justice,
J'ai le duel à mon service,
Et ce duel, en vérité,
Me sert avec fidélité.
Il se fourre dans les provinces,
Fait battre princes contre princes,
Les seigneurs contre les seigneurs,
Enveloppe dans ses malheurs
Les vassaux & les domestiques,
Les villes & les républiques,
Qui toutes, avec cruel dessein,
Se portent la mort dans le sein:
Il ne faut rien qu'une parole,
Ou bien quelque rapport frivole,
Sur le pré j'aperçois soudain
Mes mortels l'épée à la main,
Qui souvent, lorsque moins j'y pense,
Me font ici la révérence;
Car un coup à travers le corps,
Les met, damnés, au rang des morts;
Sans que de mon trône je sorte,
J'en ai beaucoup de cette sorte;
Mais de toutes les nations,
De toutes les conditions,
De soldats & de capitaines,
De lieutenants, de porte-enseignes,
De sergens contre les tambours,
D'agiles contre les lourds,
Enfin, de toutes les manières,
Tous bossus sont mes cimetières;
Et le ne saurois dire ainsi
Combien il en arrive ici.

La Mort de nul n'a crainte.

En mes exploits je n'épargne personne,
Je prends bergers, porte-couronne,
Je me ris de toute grandeur,
Je triomphe de la valeur,
De la force, de la noblesse,
Qui ne vit que de la mollesse;
Le grossier & l'homme d'esprit,
En son temps tout cela périt:
Je ne fais point de différence

D'un

D'un valet & d'une éminence;
Je méprise l'extraction,
Le bonheur ou l'affliction,
Le pauvre aussi bien que le riche,
Le libéral comme le chiche,
En un mot, grands & petits,
Allouissent mes appétits.

La Mort abat toute vanité.

Je ternis la beauté mondaine,
Je fais tarir source & fontaine,
Je réduis toutes choses à rien,
D'un corps mortel j'en fais du sien;
De tel qui croit voir la lumière
Je le renverse dans la bière:
Je mets les maîtres avec les serfs,
Je romps les corps & les nerfs;
Des corps bien faits, ces femmes d'amour,
Visages sardés, quelque jour,
Par moi deviennent si mal faits,
Qu'on ne les peut plus voir jamais,
Ou si on les voit, on se bouche
Aussitôt le nez & la bouche;
Car leur horrible puanteur,
Par bouche & nez répond au cœur.
Ainsi de beau je fais devenir laid;
J'attaque le poil vieux comme le poil folet;
La chair en bon point, bien nourrie,
Je la rends bien plutôt pourrie;
Je l'accable de mille maux,
Je lui donne mille assauts,
Soit par petite vérole,
Maintenant par une rougeole,
Qui rend bientôt le teint terni,
Et plus qu'un miroir uni,
Et livide comme la terre,
Fût il aussi beau qu'un verre;
Mais aussi je fais le passage
Pour aller au céleste héritage,
Pourvu qu'on soit homme de bien;
Au contraire, si l'on ne vaut rien,
Je le conduis dedans la voie
De l'enfer, cruel rabat-joie,
Où il va souffrir le tourment
Pour ses péchés bien tristement.
Ainsi dans ma maison déserte,
C'est le lieu de gain ou de perte,
Soit qu'on soit méchant ou bon,
Et qu'on soit monarque ou non;

Cet enfant dont on se délivre,
N'est pas né pour toujours vivre;
Il faut, après bien des tours,
Qu'il vienne au dernier de ses jours,
Qu'il fasse bâtir edifices,
Qu'il achète plusieurs offices,
Qu'il soit président ou conseiller,
Riche marchand, pauvre sellier,
Tout cela ne sert pas d'un zèle,
Puisqu'en un mot, pour trépasser,
Il faut au monde tout laisser:
Qu'il entende s'il veut la danse,
Qu'il soit un joueur d'importance,
Qu'il touche épinette ou luth,
Que la maison soit son but,
Je me moque de ses adresses,
Je me raille de ses finesses,
Il faut qu'il vienne quelque jour,
Comme on dit, cuire à mon four,
Comme toute humaine créature,
A la fin vient en pourriture,
C'est le décret de l'Eternel
Prononcé contre le mortel.

Balade.

S'il est ainsi que la mort soit certaine,
Et qu'elle cause à tous de la douleur,
Que même l'heure est incertaine,
Qui nous conduit au bonheur.
Il me semble bien, homme & femme,
Qu'il faut songer à ce moment
Où le corps quittera son ame
Jusqu'au jour du jugement.
Ce seroit, je vous assure,
Après un tel avertissement,
Etre opiniâtre outre mesure,
D'être dans l'endurcissement.
Pour moi, pour éviter la peine,
Et l'épouvantable tourment
Qu'on souffre dans ce lieu de gêne,
D'enfer, dont le nom seulement,
Fait trembler toute ame craintive;
Je m'en irois, chargé de fers,
Me musler, pauvre chétive,
Dedans les plus affreux déserts,
Afin que par ma pénitence,
Je puisse, au jour de mon trépas,
Avoir le ciel pour récompense,
Et ne point descendre la-bas.

H



Trop s'abuse la créature
Qui met son seul contentement
Aux délices de la nature,
Qui passent dans un moment :
Qui trop s'attache, je vous jure ;
A tous ces paillets passagers,
Tombant dedans la sépulture,
Expose son corps aux dangers
De souffrir une peine dure
Parmi tous les démons légers,
Qui voudroient dedans leurs vergers
Tenir chacune créature.

Les trois Morts.

S'il est ainsi qu'il faut partir,
Songez qu'il vous faut repentir
De vos péchés & de vos crimes,
De crainte d'être les victimes
Du démon, qui de sus vos pas
Marche pour vous tirer là-bas,
Dès que la Mort, à tous sévère,
Vous aura mis dans un suaire.
Pleurez vos criminels forfaits,
Tous les torts que vous avez faits ;
Restituez, sans nulle attente,
A cette veuve, à l'orphelin,

Qui porte avec impatience
La perte de sa substance.
Cet or, à l'heure du trépas,
D'enfer ne vous sauvera pas ;
Restituez la renommée
Que vous avez si mal semée ;
Avec le prochain désormais,
Remettez-vous en bonne paix ;
Sans cela que pas un n'espère
De voir dans le ciel Dieu le père,
Ni cette auguste Trinité,
Qui règne dedans la clarté.
Je vous assure qu'à personne
La gloire du ciel ne se donne,
Qu'il ne pratique le bien,
Et ne rende à chacun le sien :
C'est la loi qu'a si bien apprise
Le bon Patriarche Moïse,
Qu'à tous les fidèles il donna,
Que premier lui-même il garda ;
Et qu'il faut, sur ce saint modèle,
Que garde encore tout vrai fidele,
S'il ne veut perdre, en vérité,
Le bonheur de l'éternité.

F I N.

*S'ENSUIT LE DEBAT DU CORPS ET DE L'AME,
Très-utile & profitable à un chacun.*



UNE grande vision, en brief écrite,
Jadis fut révélée à Philebert l'Hermite,
Homme de sainte vie & de fort grand mérite,
Qui onques par lui ne fut parole dite.
Il étoit grand au siècle & de grande extraction,
Mais pour fuir le monde & sa déception,
A lui fut révélée ladite vision ;
Tantôt devint Hermite en grande dévotion,
Par nuit quand le corps dort & l'ame souvent
veille,
Avint à ce prud'homme une grande merveille,
Car il vit un corps mort parlant à son oreille,
Et l'ame d'autre part du corps s'émerveille,
L'ame se plaint du corps & de ses grands cu-
trages,
Le corps répond à l'ame, tu as fait les dom-
mages ;
Or alléguèrent raison, & puis après usage,
Tout ce reuint l'Hermite, comme prud'homme
sage.



Comme l'Amé parle au Corps.

HÉ! dolent corps, dit l'ame, qu'es-tu donc
devenu ?
Devant hier tu étois pour un homme sage
tenu ;
Devant toi s'inclinant le sage & le menu,
Or es soudainement à grand honte venu ;
Le monde te portoit révérence & honneur,
Les grands & les petits te reclamoient seigneur,
Il n'y avoit celui qui n'eût de toi grand'peur ;
Or as du tout perdu ta gloire & ta valeur :

H 2



De sens & de raison noblement ornée,
Tu es du tout nuda ne, a toi je fus donnée :
Ta chair n'est fin, & par toi gouvernée.
Puis donc que Dieu t'a fait moi sonne puissance,
Et t'a donné raison & claire connoissance,
Tu deusses bien être en telle prévoyance,
Que péché n'eusse fait par ma grande ignorance ;
Pource tout sage homme doit savoir & entendre,
Que l'ame on doit blâmer, qui ne se veut défendre ;
Que l'on ne doit la chair, ni blâmer ni reprendre,
Le corps laisser remplir & les gras morceaux prendre ;
L'esprit en tout doit la chair bien gouverner,



Cy répond l'Ame au corps.

LORS dit l'Ame à la chair, encore n'es-tu point
De laisser la querelle & le plaid en tel point !
Car ta parole amère ou de douleur n'a point,
Le culpe me sur moi, & durement me point,
Chair pauvre & dolente, pleine d'iniquité,
Ta mauvaistie m'a fait perdre ma dignité,
Et ta parole n'a aucune vérité,

Ni faim, ni froid, ni soif, ne le fait endurer,
Les délices du monde sont démesurés,
Autrement sans péché ne peut la chair durer ;
L'ame donc si a la chair en sa commande,
A la chair convient faire ce que l'ame commande.
Si tient à grand le folie contre moi ta demande,
Si nous faisons folie, ne fais que tu demande,
Tu as du bien & mal parfaite connoissance,
Si j'ai fait bien ou mal c'est tout par ta licence ;
Car bien fais que sans toi je n'ai nulle puissance,
Donc tu dois porter du tout la pénitence ;
De toi vient le péché, de toi vient la folie ;
Je ne puis plus parler, ne r'en déplaist mie ;
Car je sens autour de moi la grande maladie,
Qui me mord & me ronge ; or t'en va, je te prie.

60
Où sont tes grands maisons avec tes édifices,
Ton palais & ta cour peinte de couleurs riches ?
Qui sont tes écuyers mis en divers offices ?
Ton sens & ta mémoire est bien mufard & nice,
Bien est le dez changé & la chance tournée ;
En lieu de grand palais & de chambre parée,
Dedans terre sept pieds est ta chair enfermée :
Et ja par mes méfaits en enfer suis damnée ;
Hélas ! Dieu m'avoit fait si noble créature,
De moult noble nature, de moult noble figure,
Et après par baptême m'avoit fait nette & pure,
Mais je suis en péché par toi & ton ordure,
Par toi, dolente chair, suis de Dieu réprouvée,
Je puis bien dire, hélas ! pourquoi suis-je on-ques née ?
Mieux me voudrés cacher, que fusse anichillée :
Où du ventre de ma mère au sépulchre portée,
Tant que tu as vécu en ta mortelle vie,
De toi bien ne me vint, ni de ta compagnie,
A péché m'as attiré & à faire folie,
Dont seront en douleur, qui ne nous faudra mie.
Notre peine surmonte le mal & le martyre ;
Mais quand dure toujours la peine en est pire,
Que cœur qui soit humain n'en sût penser ne dire,
Sans confort ni remède tout greverie soupire :
Où sont tes lits de plume, tes linges & sen-
teurs,
Et tes draps d'écarlate diverses couleurs ?
Les épices confites de diverses odeurs,
Et tes pièces d'argent pour servir les seigneurs ?
Tes chiens, tes levriers, courant en ces bois
hauts !
Où est la fuyagine, où sont tes gras morceaux ?
Le faix de ta maison envers toi, moult s'ap-
proche.
O chair & cuir pourris n'y a dent qui ne loche,
Tu as en grand péché moult de bien amassé,
Par force de barats ton serment tu as faussé,
Par peine & par labeur tu as ton corps lassé ;
Mais en une seule heure tout s'en est ja passé,
Tu n'eus oncques parens ni amis en ta vie,
Tu n'eus honre de toi & de ta compagnie ;
Tels servant ta nesprie, ne donneroient pour
toi une pomme poire :
Ils se passent de toi moult bien légèrement ;
Car ils ont maintenant à leur commande ment,
Ton or & ton argent, & ton contentement,

61
Et n'as de demeurant fors que ton damnement ;
De toutes tes richesses, de toute ta chevance,
Qu'as au monde laissé en moult grande abon-
dance,
Ne donneront pour toi ni pour ta délivrance,
Dont un pauvre peut prendre un jour sa sub-
sistance.
Or pour dolente chair sentir & éprouver,
Pourquoi doit-on le monde fuir & réprouver ?
Car nul ne peut en lui que fausseté trouver,
Et ne le peut-on mieux que par la mort prouver ?
Tu n'as robe d'ouvrier qui riche robe taille,
Tu es de la lignée du pauvre gazonnaille ;
Tu ne feras jamais à pauvre lit de paille,
Jamais n'auras cheval pour entrer en bataille,
Tu n'as pas maintenant la peine & le tourment
Que je souffre pour toi & sans allègement ;
Mais tu l'auras après le jour du jugement,
Quand reviendras en vie, si l'Ecriture ne ment.
Regarde bien la vie, & puis la mort te mire,
Tu as été tyran, qui toujours prend & tire ;
Ores te tire le ver qui te ronge & déchire,
A mon parler mets fin, car plus ne fais que dire.
L'Auteur.
Quand le corps voit que l'ame si très-fort le
mal mène,
Les dents ardeint très-fort, & la tête moult
mène,
Lors gémit fort & pleure & met toute sa peine ;
Comment respire puisse & rendre son haleine ;
Quand il eut levé la tête, & sa vigueur reprise,
Il dit à l'esprit : j'ai mal mis mon service,
Priais as plaid contre moi, mais quand bien je
l'avise,
Tu ne me faudras du tout à la devise,
Il n'est pas de merveille, de la chair les mé-
faits,
Légèrement incliné, légèrement défail,
Et ce qui est en elle n'y a rien de parfait,
Ce que raison ordonne & ce que raison fait,
L'une pare l'ennemi, l'autre le monde rue,
Pour cela pauvre chair ne dût avoir tenue,
Que ne soit par desir de léger abattue,
Ou tout présentement déconfite & perdue :
Mais ainsi que tu dis, Dieu qui t'a fait & crée,
Mais tout le demeurant t'est plein de vanité :
Vérité est que l'ame doit le corps adrester ;

Mais la chair ne se peut par l'ame corriger,
Si l'ame se repent ne fait que rechiner;
Rien le corps ne veut faire que boire & man-
ger.

Quand le corps doit jeûner lors a mal à la tête,
S'il ne boit le matin, c'est une grande tempête,
Un peu de pénitence lui fait grande molette,
Qu'on ne peut de lui traire joie, ris ni fête:
Je deusse bien avoir par droit seigneurie,
Mais tu me l'as ôté par ta forcenerie,
Tels délices charnels, ta dolente folie,
Au profond puits d'enfer nous font hôtellerie;
Bien fais que j'ai failli que ne t'ai resfrénée,
Mais par ta flatterie j'ai été barratée;
Par les délices mondains après m'as menée,
Contre toi en doit être la sentence donnée,
Tu es toujours allée le chemin & la voie,
Des délices corporels que je te défendois;
De l'ennemi d'enfer qui toujours nous gueroie,
Pource avons perdu du paradis la joie;
Ce nom de *baratus* doit bien le monde avoir,
Car alors quand il veut les pécheurs décevoir,
Plus leur donne de biens & fait richesses avoir,
Puis leur fait par la mort leur pauvreté savoir:
Le monde devant-hier te montroit beau visage,
Richesse te donnoit beauté & grand lignage,
Et si tant promettoit de vivre par grand âge,
Il t'a du tout failli, perdu en as l'usage;
Ta face a été souventes fois mirée,
Tes mains, tes pieds, tes bras, souvent mis en
burée;
Bien puis dire que fus de trop mal-heure née,
Quand par tes grands délices maintenant suis
damnée.

L'Auteur.

Quand le corps voit que l'ame si souvent
se repent,
A crier & à braire, & éploré se prend,
Joie n'est plus en lui, tristesse le comprend,
Puis après par paroles simplement il se rend.

Cy répond le Corps à l'Ame, & dit:

HÉLAS! quand je croyois hautement main-
tenir
Mes grandes possessions & mes terres tenir,
Lors onques de la mort ne put me souvenir,
Et jamais ne cuidasse à telle heure venir:
Je vois la mort venir, que si fort m'a attrapé,

Commandement de Roi ne vaut rien, ni de
Pape,

Ni vaut or ni argent, manteau fourré de chape,
Ame est toute damnée, après je le serai,
Tu souffres maintenant, après je souffrirai,
Mais allez dois souffrir, puisque je ne serai,
Et par bien des raisons que je te montrerai:
Quand la Sainte Ecriture nous dit & nous ra-
conte,

Que tant que Dieu plus fait, & plus haut
l'homme monte,

Tant plus étroitement le fera rendre compte,
Et si faut à compter, tant plus sera à honte;
Dieu t'a donné raison, sens & entendement,
Forcé pour faire le sien commandement,
Volonté pour fuir le mauvais jurement;
Tu en rendras compte au bout du jugement;
De tes nobles puissances as follement usé,
Ton temps as despensé & si trop amusé,
Pource est devant Dieu durement accusé,
Et Dieu a par raison Paradis refusé;
Mais de ce que as pu, pauvre poudrière,
Que la vermine assaut par-devant & derrière;
Dieu ne m'avoit donné puissance ni manière,
Où je puisse sans toi aller n'ayant n'arrière.
La chair ne peut sans l'ame ni venir ni aller,
Monter en Paradis, en Enfer dévaler,
Ni les nuds revêtir, ni les pauvres hôteler;
Mais si l'ame vouloit ouvrir en bonne guise,
Aimer notre Seigneur & faire son service,
Elle ameneroit du tout à sa devise;
Et tu ne l'as pas fait, pource seras mal mise.
De la Sainte Ecriture bien je me souviens,
Qui dit, qu'au dernier jour relever me con-
vicat.

Hélas! dure sera la journée qui advient,
Qu'en peine corporelle perdurable devient.

L'Ame répond au Corps.

ALORS s'est mise l'ame en grande afflic-
tion,
Hél pourquoi suis-je faite de telle condition,
Que je vivrai toujours sans termination?
Puisque suis obligée à telle damnation,
Je tiens la bête brute moult fort bien heurée;
Car quand le corps défaut, l'ame est tôt finée;
Pource me vaudroit mieux que fusse annihilée,
Ou du ventre de ma mère au sépulchre portée.

Le Corps demande à l'Ame.

Répondez-moi, dit le Corps, à ce que je
demande,
Ceux qui sont en enfer en si grande pénitence,
Comme tu vas disant, ont-ils point d'espé-
rance

De leur allègement & de leur délivrance?
Les nobles gentils qui sont en haut parage,
Les riches qui ont or & argent à outrage,
Sur les ames damnées ont-ils point d'avan-
tage,
Pour or ou pour argent, pour sang ni pour
lignage?

L'Ame répond au Corps.

LA demande, dit l'Ame, est trop peu rai-
sonnable,
Tous ceux qui sont damnés ont peine perdu-
rable;
Et selon la science de Dieu, ferme, stable,
Que force ni pouvoir ne peut faire muable;
Si que tous Religieux, Prêcheurs & Cordeliers
Chantoient toujours Messes & lisoient les
Pseursiers,
Et le monde donnât pour Dieu tous ses deniers,
N'en tireroient une ame pour cent mille milliers;
Le diable est toujours en sa forcenerie,
De tourmenter les ames toujours y prend envie;
Donne-lui, prie-le, ton corps lui sacrifie,
Jà pour ce n'en aura un grain de courtoisie;
Et des peines d'enfer je dirai la manière,
Sans grace & sans espoir leur peine est toute
entière,
Et de tant comme ils furent plus grands, si en
arrière,
De tant souffrent-ils pauvreté & misère.

L'Auteur.

Lorsque l'ame mettoit à parler toute sa cure,
Deux diables sont venus en leur laide figure,
Tant horrible visage, tant grand contrefaçon,
Qu'on ne pourroit trouver en livre n'en pein-
ture;
Griffes de fer aigues en leurs mains ils tenoient,
Feu grégeois tout puant par leurs gueules ils
jetoient,

Serpens envenimés de leurs corps hantissoient,
A bassins embrasés les yeux sembler étoient,
Dont chacun d'eux jeta avec sa trappe-torte,
La pauvre ame chargèrent comme une bête
morte,
Et quand la douloureuse entre d'enfer la porte,
Durement se complaint, & fort se déconforte.

L'Ame.

Entre les mains du diable à haute voix
s'écrit,
Secourez-moi, Jesus, très-doux fils de Marie,
Las! ne considérez pas maintenant ma folie,
Ayez pitié de moi par votre courtoisie.

Les Démon.

Quand les deux ennemis ont ce mot en-
tendu,
Tout le temps de ta vie tu l'as mal dépendu,
Donnée est ta sentence, & le loyer rendu:
Dorénavant ni vaut rien plus crier & braire;
Car plus ne trouveras Jesus-Christ debonnaire
Et jamais ne verras ni soleil ni lumière.

L'Auteur.

A ces dures paroles le prod'homme s'éveille,
Si fut épouvanté, ne fut pas de merveille,
A telle vie demeure du tour s'appareille,
Dont tous le péché, Dieu absoudre le veuille;
Tantôt se joint à Dieu, & tout honneur dé-
prise,
Et de tous biens mondains perd la convoitise;
Aux mains de Jesus-Christ, & à sa comman-
dise,
Offre son corps, son ame pour faire son service;
Tout le monde, dit-il, est plein de tricheries;
Car il tient en sa main la bonne & sainte vie:
Vertu est bien, dit-il, & sagesse est folie,
L'homme est bien fou qui au monde se fie:
Soit qui veut être au monde pour sage homme
être,
Fasse qu'il ait deniers, argent & or moulu,
Au dernier de son compte le gain sera menu;
Mais de ce lui souvient quand sera venu;
Les vertus de tous tient à la Divinité,

Comme foi, espérance, & dame charité,
On les tient aujourd'hui pour toute vérité;
Barat ou tricherie ne sont autorité;
Un ne croit aujourd'hui amis de Dieu sans

gage;
On ne prise un homme de bien faire l'usage,
Jà ne seras tenu pour vaillant ni pour sage,
Si tu ne fais honneur ou bien n'as grand li-

gnage
Tu seras réputé vaillant & honorable,
Si t'as aimé flatteurs, & tu tiens bonne table:
Salomon ne dit point proverbe si véritable,
Qui s'accordât aux tiens, fût-ce mensonge ou

fable;
Langue ne pourroit dire, ne penser corps hu-

main,
L'amitié de tes frères, de tes cousins - ger-

main,
Mais quand ne verront plus de biens entre tes

main,
Ne te seront amis, ni cousins, ni prochains.

Aux délices du monde n'ayes trop la pensée,
Non plus ne dure tout que petite fumée;

Car étoupes au feu sont si peu de durée,
Que la pompe de tous qui tant est désirée;

Qui pourroit par deniers acheter en sa vie,
Sans vieillesse, jeunesse, n'avoir mélancolie,

Santé du corps tout temps sans nulle maladie,
De son salut acquerre devroit avoir envie;

De telle marchandise ne s'entremet la Mort,
Car pour oncque tu ayes n'auras à elle accord.

Rien ne te vaut jeunesse, remède ni confort,
A la fin te convient arriver à son port:

En ce port trouveras dolente établie,
Toutes les branches fors de matière pourrie,

Tu n'y trouveras homme qui morjoyeux te die,
Et qui vient à bon port toute la joie oublie;

Fausseté maintenant est souvent colorée,
Innocence est souvent à grand tort condam-

née;
Mais adonc chacun recevra sa livrée,

Quand selon son mérite sera la voie donnée;
Pource prie celui qui si justement livre,

Qu'il me doit en ce monde bien maintenir &

vivre,
Que mon ame à la mort soit de tous maux

déliyre.

64 S'ensuit la douloureuse Complainte de l'Âme
damnée étans entre les mains du diable.

Vous pécheurs, qui fort regardez
Ci de Mort l'horrible figure,

De mal faire si vous gardez,
Car ce monde ti bien vous gardez,

Avise chacun en leur eure;
Pour les maux que j'ai fait suis mis

Avec faux diables, qui endure,
En enfer est mon logis.

Las! le monde m'avoit promis
Que je vivrois longuement;

Mais voyez je suis ici mis.
A jamais sans finement,

Et combien j'eusse souvent
Eu volonté de m'amendes,

Par la mort qui m'a pris courant,
Je n'ai pu y remédier;

Dont braire me faut & crier,
Pour le brief mal & tourment

Qu'il me convient ci d'endurer
A jamais perdurablement;

Chacun apperçoit vainement
Que de la Mort suis supplantée,

Vivre euidoie longuement,
Mais l'Enfer m'a ici plantée.

Dont chacun en sa lentée
Doit bien vivre en ce monde,

Et que par se méchanceté
En la mort Dieu ne le confonde,

Vrai est quand j'étois au monde,
En mal mettois toute ma cure,

Pource qu'en bien me tenois compte,
Le mal m'en tourne en peine dure.

La raison est puisque n'eus oncques,
Fors seulement d'obtempérer,

D'enfer me vienne consoler,
C'est raison de le comparer;

Trop tard je me suis repentie,
Trop tard à grand deuil je le die,

Pour moi je ne vois ni tour ni voie,
Que jamais ne me puisse d'ici

Issir, ne avoir nul jour de joie;
Or & argent en ce monde avoit,

Dont je fus fol & glorieux,
Car le son bonnement j'aimois,

Et plus que Dieu & les cieux.

LARRON



Larron, glouton, luxurieux,
Plus que nul autre en mon vivant,

Ai souvent, été en tous lieux,
Un faux méchant gourmand,

Felon & injurieux souvent
J'ai été toute ma vie,

Ravissant & tort murmurant,
Orgueilleux & trop plein d'envie.

Hélas! ma très-maudite vie,
Que je raconte, en vérité,

Mon barat & ma tricherie,
M'ont de tout bien deshérité;

Car nul n'est que li'niqité
Pour penser, ni grief tourment,

Que souffrir me font sans pitié
Les diables à ce damnement.

Or, puis-je crier en bruyant,
Las! pourquoi suis je oncques né?

Trop mieux me vaudroit maintenant,
Que je fusse mort & avorté,

Puisqu'ainsi est qu'abandonné,
Je suis es mains de l'ennemi,

Et que j'ai été condamné

A jamais être avec lui:

Pource je prie & supplie

Chacun de pénitence faire

De ses péchés, afin qu'ici,

Ne soyent mis dans ce repaire.

Pensez donc chacun de bien faire,

Afin que votre adversaire

Ne vous empoigne dans son lieu;

N'attendez pas à demain,

La Mort merci de vous fera,

Car celui est annui tout sain,

Que demain pas vis ne sera.

Grand peur doit avoir l'homme,

Qui de sa vie à péché addonne,

Et ne tiens les commandemens;

Car il souffrira tourmens

En enfer perdurablement:

Et après le grand jugement,

Qui moult sera épouvantable,

Accompagné sera du diable,

S'il n'a ici grande repentance,

Et fasse fruits de pénitence.



Exhortation de bien vivre & de bien mourir, qui est utile & profitable à tous les Humains, sans hommes que femmes.



Qui à bien vivre veut entendre,
Mourir convient de bien apprendre;
Car nul bien vivre ne saura,
Qui à mourir appris n'aura:
Retiens cet enseignement,
Pense une fois tant seulement
Un chacun jour que tu mour-
ras;
Apprends à vivre moyenne-
ment,
Ainsi vivras plus sûrement;
Car de tant plus haut mon-
teras,
Plus à la fin doleux seras;
Puis orgueil, aussi avais-
se, Aime Dieu & garde justice:
De trop haut monter ne te
chaille,
Car le plus haut ne vaut pas
maille;
L'état du monde est variable,
Il n'en est pas un qui soit sta-
ble:
Le temps se change en bien
peu d'heures,
Tel rit au matin qui au soir
pleure.
Tant que tu seras en puissance,
Chacun te fera révérence;
Mais si fortune t'est contraire,
Alors verras chacun retraire;
Nul ne tiendra de toi plus
compte,
Et fût-ce un fils de Roi ou
Comte,

Chacun de toi s'éloignera,
Et comme fol te laissera:
Fortune n'est pas toujours usée,
Pource est comparée à la lune,
Qui croît & décroît en peu d'heures,
En un état point ne demeure.
Fou est l'homme qui trop s'y fie,
En fortune je te l'assie,
Son état est trop décevable,
En peu d'heures est variable.
Mais que valent tes grands états,
Robes, cottes de taseras,
Châlnes d'or, rubis & anneaux,
Diamans & autres joyaux?
Vos oreillettes de velours,
Vos grandes manches, vos atours,
Et grande queue traînant à terre,
En enfer seront de grande erre;
Vos blonds cheveux peignés souvent,
Vos grandes pompes & dansement,
Ne vous peuvent rien profiter,
Ni à bien faire exciter.

Corrière fuz à tort & à travers,
Et maintenant suis viande à vers,
Plus puante que vieille charogne,
Voit la plus mal hideuse rogne:
Regarde tout l'état du monde,
Et premier qui plus y abonde
Et en richesse & autorité,
Tu y trouveras vanité.

Que te vaut que tu es riche,
Puisque tu es à ire & chiche!
De bien faire tu te retarde,
Et si ne sais pour qui tu garde:
Fou est qui trop cuide être sage,
Et qui donne son corps en garde
Pour assembler un grand avoir.

Le fou souvent en sa folie
Prend plaisir & se glorifie
En ce qui lui est contraire,
Et défaut de sens lui fait faire.

Toi qui mets au monde ta cure,
Pense au mal & à la peine
Que les pécheurs ressentiront,
Quand en enfer trébucheront.

Tout doit mourir, & sous & fages,
Foibles & forts, Rois & Pages,
Tu vois que Mort n'épargne rien,
Pense donc de faire bien.

Tu ne sais quand départiras
De ce monde, où tu iras;
Néanmoins, crois que sur-tout rien
Te aura, bien si tu fais bien.

Tu trouveras certainement,
Après ta fin seulement,
Le bien & le mal que seras,
Et selon ce jugé seras.

Tant que tu vis & as de quoi,
Pense en ce monde que c'est de toi;
Et n'attends pas que tes parents
A la fin qu'ils te soient garans.

Or regarde & avises,
Qui par orgueil vous divises,
Que tel orgueil profitera
A celui qu' damné sera.

Regarde ta fragilité,
Ainsi auras humilité,
Ton grand orgueil t'abaissera,
Humilité te haussera.

Puisque voyons certainement
Que mourir faut finalement,
Pensons donc de si bien vivre,
Que d'enfer nous soyons délivre.

L'Auteur.

Or, mes amis, je vous conseille
Que vous pensiez à votre cas;
Car l'ennemi qui toujours veille,
Si vous faillies ne faudra pas
Quand ce viendra votre trépas.
Mettez devant vous vos péchés,
Desquels vous serez entachés,
Amendez-vous, n'y failliez pas;
Aussi fuyez toujours les lais
Du diable & faites pénitence,
Es vous ferez en assurance.

Amén.

En ce peut Traité, nous déterminerons les signes qui précéderont le Jugement général de Dieu, qui est tant miséricordieux & ne veut jamais punir, que préalablement il nous envoie quelques signes précédens, pour nous inciter à faire pénitence. Et selon les Docteurs, je trouve quatre signes qui précéderont premièrement, & après viendront quatre autres signes, lesquels Saint Jérôme dit avoir trouvés en Annales & Chroniques des Juifs, desquels je parlerai par ordre. Le premier signe des signes précédant la fin & consommation du monde, sera que la puissance de Satan, laquelle par la vertu de la Passion du Rédempteur, étoit diminuée & liée, sera lâchée & déliée, jusqu'à ce qu'après par la vertu de ladite passion, elle fut tellement liée qu'elle ne pouvoit pas tant nuire aux hommes comme elle vouloit; car le Diable est lié & détenu jusqu'à certain temps, auquel il sera délié, afin qu'il nuise plus fort par tentation & persécution, pour plus grande purgation & probation des Elus & plus grande subversion & damnation des mauvais; car à la fin du monde, les bons seront parfaitement bons, & les mauvais parfaitement mauvais, selon ce qui est écrit en l'Apocalypse, au dernier chapitre: *Tempus enim propè est qui nocet noceat adhuc, & qui in sordibus est sordet adhuc. Et qui sanctus est sanctificetur adhuc.*

Le second signe des quatre précédant la fin du monde, sera quand la charité sera refroidie; car ainsi comme l'homme, lequel les philosophes appellent le petit nombre, quand il se vieillit la chaleur refroidit en lui, & quand il vient l'heure de sa mort, elle défaut du tout en lui; pareillement est du grand monde, car tant plus il ira en avant, & qu'il approchera plus près de la fin, la charité, qui est la chaleur de la vie spirituelle, refroidira, & finalement défautira. Pour ce que le monde ja prochain de la mort & de la fin; & item sera froid par faure de charité, & par sainte dévotion, lequel es deux choses consiste la conservation de la vie spirituelle. Car comme ainsi soit que nous voyons la ferveur de charité presque éteinte, lumière de dévotion & oraison presque sèche & tarie.

Que pouvons-nous dire autre chose, sinon que la fin du monde approche, ainsi que dit l'Apôtre en l'Épître qu'il écrit aux Hébreux, au huitième chapitre: *Quod autem antequam & funestet propè interitum est.*

Et si aucun veut considérer comme on sert maintenant indévotement & irrivèrement à Dieu, comme il est contemné & déshonoré, & détestablement blasphémé, il verra que dévotion n'est pas seulement refroidie; mais peut être dite éteinte.

Quand au regard de la charité envers son prochain, & comme elle est presque faillie, apert évidemment; car plusieurs qui sont tous nus crient, & si n'ont point d'aide, & plusieurs faméliques meurent de faim, qui n'ont nul secours. La porte de pitié est close, la fontaine de compassion a clos ses ruisseaux; pilleries & larcins s'exercent sur les innocens, lesquels n'ont aucune assistance. Foi est faillie entre plusieurs parens & amis. Ne reste fors que Dieu fasse son jugement sur ceux qui ont chassé & mis hors du monde charité & miséricorde.

Le tiers signe des quatre précédant la fin du monde sera quand toutes manières de péchés & iniquités seront au monde, cainte de Dieu postposée & arrière mise, quand il n'y aura vérité, miséricorde ni pitié au monde; mais toutes tromperies, mensonges & fallaces.

Et quand les hommes s'aimeront d'un amour privé, & qui ne leur faudra que de leur privé profit, de laquelle chose procède tous vices, ainsi que de charité procède toute vertu; car les hommes & femmes, avant la fin du monde, seront convoiteux, élevés & orgueilleux, blasphemateurs du nom de Dieu, inobédiens à leurs parens & supérieurs spirituels & corporels. Ils seront ingrats, traîtres, détracteurs, rebelles & sans paix. Ils aimeront plus leurs voluptés charnelles que Dieu. Ils seront pleins de toutes malices, d'avarice, de trahison, de fornication, d'envie, d'homicide, de contumelies & inventeurs de faussetés & perverses inventions, ainsi que décrit l'Apôtre en l'Épître seconde à son disciple Timothée.

Considérons en nous-même, & pensons selon la droite vérité, quels gens, quel monde il court maintenant, & regardons si lesdites

choses ne sont point presque advenues & vérifiées. Certes, quand j'ai bien considéré, j'ai grand peur que oui; car aujourd'hui les péchés sont si grands, qu'il n'est homme qui ne les sût suffisamment écrire ni réciter. Dieu par sa grace veuille amender son peuple, & le fasse tourner & convertir à pénitence. Le quatrième signe des quatre précédant le grand jugement général & la fin du monde, est si-gne que le temps approchera auquel Dieu le Créateur viendra juger son peuple selon les mérites parites du monde, & outre toutes les créatures vivantes en icelui.

Car premièrement, selon les paroles de notre Rédempteur Jesus-Christ, récitées en S. Matthieu, ch. 24: batailles se feront entre les hommes ennemis & adversaires les uns des autres par-tout le monde. Un peuple se soulèvera l'un contre l'autre, & un royaume à l'encontre de l'autre, séditions, tromperies & trahisons se feront en villes & cités entre les citoyens & habitans; paix sera ôtée de la terre. Les gregneurs hommes s'élèveront contre les moindres & contre eux-mêmes. Les moindres contre les gregneurs & contre eux-mêmes; une cité s'élèvera contre l'autre; l'enfant contre le vieillard, le paysan contre le noble, le prince contre le sujet, & au contraire le sujet contre le prince; une religion contre l'autre: il n'y aura monastère ni collège où il n'y ait tumulte & débat, commotion & sédition, & sera rempli de ce qui est dit en Jérémie, au c. 9: *Unusquisque à proximo suo custodiat, & aqua sequatur.*

C'est-à-dire, un chacun se donne garde de son prochain, & n'ait fiance en son frère; car un chacun soi-disant ami cheminera lors frauduleusement, & un frère se moquera de l'autre & ne parlera point de vérité avec lui. Il parlera paisiblement sous couleur de paix avec son ami, mais il lui mettra secrètement ainsi lieues & assujettes. Mêmement sera alors accompli ce que dit le prophète Michée.

Garde-toi de ta propre femme qui dort entre tes bras, car elle trahira lors son mari. Le fils sera injure & contumélie à son père, la fille à sa mère.

Les propres familiers serviteurs & domelli-

ques de l'homme seront ses ennemis, car un frère livrera l'autre à la mort; le père abandonnera son fils & le livrera à la mort.

Les enfans s'élèveront contre leurs pères & les poursuivront à la mort. Et véritablement quand ladite commotion sera au corps de la chose publique, ce sera signe évident de la fin du monde. Autres commotions seront es éléments; car devant la fin du monde seront famine générale, non pas en région seulement, mais par-tout le monde généralement; car il y aura stérilité en terre, laquelle ne portera nul fruit ni autres choses pour la vie. Six grands mouvemens de terre se feront contre le cours naturel, plusieurs cités, tours & châteaux seront détruits & abattus.

En la mer & aux fleuves y aura plus grandes tempêtes & commotions qu'au temps passé. L'air sera rempli d'épidémies & d'injections, d'où viendront plusieurs mortalités, corruptions innombrables tant es hommes qu'es bêtes, tonnerres, coruscations & tempêtes, vents & tourbillons seront plus impétueux qu'ils ne furent jamais; tellement que les hommes seront indignés & constitués en merveilleuse crainte & perplexité. Et pour ce que comme dit est, S. Jérôme récite qu'il a trouvé quinze signes précieux précédant le jugement de Dieu, dont nous parlerons ici par ordre. Mais à savoir si lesdits signes seront continuels sans quelques intervalles entre eux; S. Jérôme ne l'a point exprimé, ni les autres Docteurs n'en affirment rien de certain, mais le laissent & remettent en la volonté de Dieu le Créateur.

Enseignemens & autorités à tous états.

Qui n'a d'autre ami que de gendre, Ni bestial que de chèvres à vendre, Voisins, rivières & avocats, Il n'a guère de soulas;

Parens sans amis,
Amis sans pouvoir,
Pouvoir sans vouloir,
Vouloir sans effet,
Effet sans profit,
Profit sans vertu
Ne vaut nul fétu;

Personne ignorante
Pourvue en l'Eglise,
Sert Dieu en la guise
D'un âme qui châtre.

Moquer autrui ou blâmer par usage,
D'être inconstant, c'est de non être sage,
Nul ne point louer ou blâmer;
Les faits font l'homme tant qu'il est déclamé,
Cela veut dire, fou ne prise nul que lui;
Mais le sage ne doit présumer de lui.

De se moquer ne fut bien nullement,
Car moqueurs sont moqués finalement:
Ce que Dieu donne à l'homme de nature,
Etre ne peut d'aucune créature:
Faire & parler à point est grande sagesse,
Mais folie est de trop grande largesse;
Peu nuit le faire, mais par trop de langage,
Maintes fois fait à son maître d'usage;
Combien peu grand dormir est sans songe,
Pareillement grand parler est mensonge.

Le sage avise qui parle ou combien,
Ce que son pense dit soudain, mal ou bien,
Où il se voit, & taire de tout,
Garde de se, & nourrir paix par-tout:
Homme plaideur est de menteur mécré,
Quand il dit vrai, à grand peine est-il cru.
A celui est bon renom véritable,
Qui en ses dires & faits n'est variable,
Homme orgueilleux en guider affiché.
Humilité en tout homme bien sied,
Plus se tien bas, plus haut on l'aïlé;
Prudence apprend à vivre par raison,
Là où elle est, heureuse est la maison.
Il est prudent qui au temps futur vise,
Mais que pourvoir à celui-ci avise;
Le temps perdu on ne peut recouvrer,
Parquoi est bon quand temps est bien ouvrir.

Jusqu'à la mort vit l'homme en espérance,
Combien qu'à nul ne donne assurance:
Soudainement fortune l'homme monte;
Mais plus soudain le renverse & démonte.

Qui ne craindroit les hommes plus qu'un
Dieu,
Infinis maux se feroit en maint lieu,
Qui trop haut monte, très-bas chet souvent,
Perite plus abat souvent grand vent.
Très-heureux est celui qui tient sa vie
En simple état, mais qu'il n'ait d'autre envie:

70
L'homme n'est pas riche de grand avoir,
Mieux vaut avoir peu & ivre en joie,
Que vivre en deuil & avoir grand voie.
Des biens mal acquis par aucun sentier,
Ne jouira le troisième héritier.

F I N.

LA VIE DU

MAUVAIS ANTE-CHRIST.

Chrétiens, qui voulez la gloire
De Dieu éternel avoir,
Employez-y sens & mémoire,
S'il vous plaît, & pourrez savoir
Comment Ante-Christ viendra voir,
Vers la fin de ce présent monde,
Pour plusieurs âmes décevoir
Et damner en fosse profonde.
En Babylone la cité,
Un paillard Juif abominable,
De luxe lors incité,
Connoitra, comme Juif damnable,
Charnellement sa propre fille,
Dont naîtra le faux misérable
Ante-Christ, selon l'Evangile.
Et combien que la maudite
Lignée d'Adam sera extrait,
Si aura pour sa conduite
Un bon Ange, l'autre imparfait;
Mais pour son damnable forfait,
En nature trop misérable,
Le diable sera son attrait,
Délaisant son Ange sauvable:
En deux cités nourra sera:
Maudit est le fils de putain;
Bethsaïda se nommera
L'une, l'autre Cortozain;
Tant du peuple Malachirin,
Comme des Babyloniens;
Le témoignage de Saint Augustin,
Et d'autres Docteurs anciens,

En Capharnaüm régnera
Dès son âge d'adolescence,
De pur or couronné sera;
Par les faits de son alliance,
Puis, pour démontrer sa puissance,
Trois Rois Chrétiens il occira;
Sept autres, par obéissance,
Hommage prêter leur sera.
Lucifer fort exaltera
Le monstre plein d'outrageance,
Car monts sur monts tomber sera
Par diabolique puissance:
Gog & Magog à sa créance,
Avec leur grand peuple tirera,
Parquoi aura obéissance
Sur tous Princes lorsqu'il vivra;
Par fausses prédications
Beaucoup de peuple séduira;
D'or & d'argent sera grands dons,
Parquoi chacun vers lui ira.
Les images il détruira,
Les Crucifix, Saints & Saintes,
Arbres & fleurs par art & seintes,
Saintement, puis ressuscitera:
Fera morts marcher sur terre,
Foudres, tempêtes inciter,
Fuir beau temps, venir tonnerre,
Et qui pis vaudra, le faux terre;
Le feu sur lui fera descendre,
Et sur les apostats grand erre,
Se voulant contre Dieu comprendre.

Puis en Jérusalem viendra
Le faux déloyal séducteur,
Où chaque Juif l'adorera,
Et dont le traître menteur
Lui-même se circonciéra:
D'or & d'argent distributeur
Jamais ne fut tel qu'il sera.

Sesdits apostats par le monde
Commandera d'aller prêcher
Ante-Christ, où tout mal abonde,
Pour les bons Chrétiens empêcher;
Mais si lui coûtera bien cher,
Car en enfer traîné sera.
On verra diables empêchés,
Et combattre qui mieux sera;
Ceux qui ne voudront croire en lui,
Et comme Messias l'adorer,

71
Beaucoup de tourment & d'ennui,
Les fera martyriser:
Aux uns fera les yeux tirer,
L'autre décolet, l'autre pendre,
Vif enterrer, crucifier,
Le corps scier, brûler en cendre;
Et ce voyant, Dieu mandera
Deux saints Prophètes secourir
Tout Chrézien qui gardera
Et voudra sa loi maintenir.
L'un saint Enoch, que soutenir
La foi aux bons aidera;
L'autre Hélias, que pour mourir
De Dieu prêcher ne cessera,
Dont le faux traître, matin fier,
Ante-Christ de deuil crevera:
Le Bourreau de Jérusalem
Tantôt vers lui venu sera,
Qui les Prophètes tuera
En la place de la Cité,
Dont fort venger se vengera,
Etre par sa crédulité;
Et devant tous aïssieront,
Promettant la gloire infinie
A ceux qui ne croiront mie
En cet abuseur, mais en Dieu;
Puis les Anges à cherchie,
En Paradis leur donneront lieu;
Si voudra lors faire le mort,
Le très-déloyal abuseur,
Trois jours contrefera le mort,
Sans mouvoir ni membres ni cœur;
Puis comme traître abuseur,
Feindra la mort ressusciter,
Et qui dira que c'est erreur,
Tôt pourra sa vie quitter.

Pour plus son orgueil surmonter,
Sur le mont Olivier ira,
Et par les diables monter,
Et porté en l'air sera,
De Jesus-Christ contestera
La glorieuse Ascension:
Pense que fort l'adorera,
La Judaique Nation.
Alors Monsieur Saint-Michel,
Archange, prince de l'Eglise,
Le fera tôt tomber du ciel,
La sentence de Dieu promise,

Sans le toucher, mais en telle guise,
Que tous les Juifs qui le verront,
Laid, défait, puant, sans feintise,
Très-grand horreur alors auront:
Insupportable punition
De la charogne partira,
Du faux Ante-Christ qui vie,
Avec Lucifer conduira
A toujours, par quoi maudira
Le jour & l'heure qu'il fut né;
Car d'un tourment en l'autre ira
Sans cesser, le fol obstiné.
Tous les diables le viendront querre
Pour le porter en sépulture
Au fond d'enfer, non pas en terre,
Corps & ame, c'est la droiture;
Dix millions, par aventure,
De ces Juifs l'accompagneront
Dedans le feu qui toujours dure,
Dont jamais n'en retourneront.
Après notre doux Créateur, Rédempteur,
Quand de son plaisir sera,
Des quinze signes, dont grand peur
Auront vivans, lors mandera
Que ce monde finir devra, & puis fera
Tous corps humains ressusciter:
Maints Anges de Dieu sonnera,
Et dira, sus bout, sus bout, morts,
Levez-vous, morts, venez assister
A votre dernier jugement, droitement
Votre sentence écouter:
Tremblera bien le pauvre pécheur,
Voyez Anges & Saints trembler;
Le juste transira de peur:
Pource chacun sa pauvre vie dénie,
Veuille de bien au mal tourner,
Afin que la Vierge Marie
Prie son fils, le fruit de vie,
Qu'il nous veuille pardonner,
Et puis après nous donner sans fin,
Par sa bonte passion,
Paradis, où puissions mener joie
En lui, notre exaltation.

F I N.



S'enfuit des quinze Signes.

AU temps que Dieu juger voudra,
Comme témoigne l'Ecriture,
Quinze signes démontrera
A toute humaine créature:
Premier, la mer outre-mesure
S'élèvera outre les monts,
Comme un mur haut en droiture,
Se tiendra comme nous lisons;
Après ce signe, le second,
La mer se laissera trébucher
En abîme si très-profond,
Comme s'elle vouloit se trémousser,
Et pour le vrai réciter,
Dedans la terre entrera,
Si fort la voudroit détourner,
Qu'à peine voir on la pourra.
Le tiers sera dur & amer,
Car Baleines & grands poissons
S'apparaîtront dessus la mer
Certains cris & horions sons;
Dieu, qui fait les secrets profonds,
Si les entendra seulement.
Bien douter donc nous devons,
De Dieu le détroit jugement.
Le quart signe moult périlleux,
Et déguisé étrange sera;
Car par feu grand & merveilleux,

La

La Mer & l'Océan ardera,
La flamme tout dévorera,
Et mettra tout poisson à mort,
Un tout seul n'en espérera,
Qui ce jour ne craint à tort.
Du quint signe fort merveilles,
Arbres, herbes, sueront,
Cottes & roses merveilles
Comme sang, puis s'assembleront
Tous les oiseaux, lesquels se tiendront
Sans jamais boire ni manger,
Car l'ire de Dieu douteront,
Pêcheurs seront en danger.

Le sixième sera d'étrange guise,
Et rempli d'horrible terreur,
Arbres, châteaux, maisons, église,
Trébucheront tout en jour;
Adonc du firmament un jour
Cherra tempête, foudre & orage;
Glorieuse Vierge d'honneur,
Que fera l'humain lignage?

Le septième est de telle nature,
Que lors dessous le firmament,
N'y aura pierre, tant soit dure,
Qui ne fende promptement,
Puis heurteront fièrement,
Et si grand guerre se feront:
Quel horrible abaïssement
Sera à ceux qui les verront.

Au huitième signe pour voir,
Tant soit la terre tremblera,
Que rien vivant n'aura pouvoir
D'être sur pieds, mais conviendra,
Tous hommes & bêtes qui sera,
Lors du haut en bas trébucheront:
Adonc un chacun cherchera
Lieu pour en terre fors muser.

Au neuvième s'élèveront
Les vents en grande quantité,
Que les monts & vaux tomberont,
Mettant tout à égalité;
Et pour vous dire vérité,
Des monts la superfluité
Sera en poudre convertie.

Au dixième sortiront les gens morts,
Qui s'étoient mêlés en terre,
Et seront de leurs sens dehors,
Sans parler ni point enquerre,

73
Ebahis seront pour la guerre,
Qui bref mettre tout à déclin;
Bon fait mettre peine pour s'accorder
La gloire qui dure sans fin.

L'onzième jour les os des gens
Qui du siècle sont trépassés,
Seront sur tous les monumens,
Qui seront ouverts & cassés;
Ils seront tous amassés,
Sans qu'ils puissent ressusciter,
Pour leurs biens & maux passés,
Devant le grand jour passer.

Le douzième jour les planètes
Et les étoiles au ciel posées,
Tomberont & apparoîtront comètes
Merveilleusement enflammées,
Toutes bêtes lors assemblées,
Seront sans manger & sans boire;
Tels cris feront & telles huées,
Que de semblables n'eût mémoire.

Le treizième est à douter,
Car tous ceux qui seront vivans
Mourront souvent sans respirer,
Hommes, femmes & enfans,
Afin que tous soient comparans
Devant Dieu au grand jugement.

Le quatorzième merveilleux
Et d'ur par-dessus tous sera,
Car à ce jour très-périlleux,
Ciel & la Terre ardera,
Feu & flamme consummera,
Tous élémens, bas & haut,
Toute chose redoutera
La sentence de Dieu qui ne faut.

Le quinzième jour, pour tous vivans,
Terre & Ciel renouvelleront,
Puis incontinent, sans délai,
Tous humains ressusciteront,
De toutes parts s'assembleront
Pour venir ouïr la sentence
Du Juge qui tant douteront,
Point ne doit rire qui y pense.

F I N.

K

LE JUGEMENT.

Vous, qui avez telle portraiture,
Arrêtez-vous, pensant profondément,
Que Dieu le Fils, qui prit notre nature,
Arrêtez-vous, considérant comment
Trouver se fait ou net ou plein d'ordure,
Pensez ces mots, vivez honnêtement,
Et ne perdez le temps que si peu dure:
Ici voyez la Vierge très-bénigne,
Trônes, Verrus, tendant à Dieu les mains,
Tout prêt d'ouïr la sentence divine
Qui se doit donner sur les humains;
La seront tous Anges, Saints & Saintes,
La Cour céleste illec s'assemblera,
Que ierez-vous, pauvres pécheurs mondains,
Quand le plus juste à ce tout tremblera?
Qu'est-ce cela qui endurez pourra,
L'ire de Dieu à tous pécheurs parante?
Chacun crindra quand la trompette ouïra,
Disant aux morts, levez-vous sans attente,
Resuscitez à cette heure présente;
Laissez tombeaux, sépulchres & maisons,
Car devant Dieu il faut qu'on se présente.
Est-il humain tant fier & courageux,
Est-il Docteur tant rempli de science,
Est-il vivant, homme si vertueux,
Qui n'ait alors peur de sa conscience?
Le Juge est prêt de jeter la sentence,
Les Scrgens sont prêts pour tôte exécuter,
Que feras-tu pécheur plein d'injustice,
Oseras-tu ce dur mot écouter?
Que te vaudront richesses, possessions,
Du grand trésor dont procède tout mal!
Que vaudront ici toutes recordations,
D'avoir été Pape ou Cardinal,
Empereur, Roi, Duc, Comte ou Amiral,
Archi-Pâleur, Prélat seigneuriant,
Quand un chacun, pour être principal,
Voudroit avoir été pour mandiant.
Au Jugement que pourra profiter
Ere Empereur, Baron ou Chevalier,
Porter h. mois, combattre ou militer,
Ou Préfent, ou savant Conseiller,
Ou être Abbé, ou Prêtre ou Séculier,

74
Archidiaire, ou subtil Orateur,
Quand à ce jour, le petit Écolier,
Sera le plus sûr que le plus grand Docteur,
Rien n'y feront ceux qui auront des offices,
Officiaux, qui ont jugé des cas,
Rien n'y feront ceux qui auront des offices,
Prévôts, Baillifs, Procureurs, Avocats,
Clercs ou lettrés, qui menant grands effets.
Seroat illec tous dépourvus de sens;
Car à ce jour nul n'aura ses optats,
Sinon les bons, les purs & innocents.
Religieux, Médecins, Confesseurs,
Du Mandiant, vaguant parmi le monde,
Seront alors de tourmens possesseurs,
S'ils n'ont tenu leur conscience nette;
Nul en état trop avant ne se fonde,
Pervertuissant justice & vérité;
Car tôt acquiert damnation profonde,
Qui ne maintient les règles de l'équité.
Ceux qui doivent des âmes compte rendre,
Faire sermons, prêcher ou corriger,
Soutenir droit, condamner ou juger,
Ne sais comment ils se pourront juger;
Car celui qui veut son âme mal loger,
Qui quiert état & la charge déprisée,
Mondain oisif, tu ne fais que tu blesse,
Quand veut honneur & la bourse garnie,
Saches du vrai, quand homme embrasser,
Avec honneur la charge y est unie,
Labor eux, plein de coutumelle,
Ne fait qu'il fait grande hauteïlle monter,
Bon est le cœur qui vers Dieu s'humilie,
Puisqu'en la fin il convient rendre compte.
Considérons que vingt ans passés
En divers lieux & plusieurs régions,
De tous états sont morts & trepassés,
Grands & petits, par cents & millions;
À ces propos, dansons, chantons, rions,
Menons déduït sans crainte ni remord,
Sonons tambours, harpes, psalterions,
En un moment les plus forts seront morts,
Fors punaises & pâture à vers;
Si devons bien au cœur avoir vergogne,
D'aimer richesses ou vêtements divers;
Mal se connoît l'ambitieux pervers,
Cuidant ici faire longue demeure,
Quand la mort vient qui le jette à revers,
Si très-sujet que nul ne connoît l'heure.

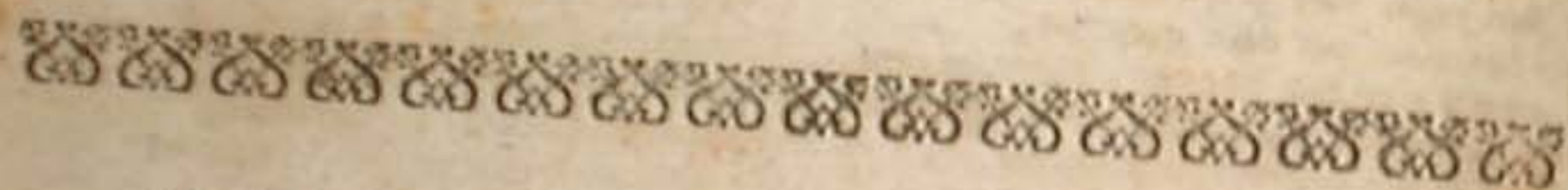
On voit à l'œil la grande abusïon
Des amateurs du monde misérable,
Quand pour un peu de délection,
Faut endurer supplice perdurable;
Prise qui veut puissance profitable,
Avoir mis seigneurie ou science;
Mais moi je tiens ce mot pour véritable,
Qu'il n'est trésor que bonne conscience;
Dieu tout-puissant, de grace omnipotente,
Créa jadis notre humaine nature,
De franc-arbitre & de peine contente,
A qui fustir la simple nourriture,
Je puis juger folie la créature
Qui fait amas par desir indécet,
Plus qu'il n'en faut pour en nourrir un cent,
Quand conscience au cœur l'homme remord,
Sachez qu'il a guerre soir & matin,
Mais en passe vis qui pense à la mort,
Remémorant que nous n'avons nul demain,
On y entend que cet état mondain,
Nous appelant plaïssance corporelle,
Le temps est court, le plaïssir est soudain,
Garder nous faut sans souffrir peine éternelle.
Ne cuidez point que l'âme est siement,
Croire ne faut tant folle opinion,
Car l'âme vit interminablement,
Pour recevoir gloire ou punition;
N'ayez aussi telle estimation,
Que tout soit un, après le Jugement
Chacun aura sa tribulation,
Gloire aux bons, tourmens aux mauvais;
Seront vengés & guerdonnés;
Et ceux qui ont en leur charge méfait,
Seront jugés, punis & condamnés;
Ceux qui se sont follement gouvernés,
Ou en péché ont souvent mis leur temps,
Tourmens sans fin leur sont préordonnés;
S'ils n'ont été confus & repentans,
Boas & mauvais il faut que compater,
Au Jugement, devant la Dêité:
Les bons seront des mauvais séparés,
Pour écouter ce qu'ils ont mérité,
Cap. deux mots, *Ite & venite*,
Prononcera sentence irréfugable:
Venez les bons vivre en felicité;
Aïlez mauvais en peine intolérable.
O le pû mort! ô sentence terrible!
Se diront lors toutes ces âmes damnées;

75
Las! cent fois las! pourquoi fûmes-nous nés?
Nous avons en joie passé momens, années.
Or avons-nous ardeur sans finement;
Car cent mille ans & autant de journées,
Au feu d'enfer n'est que commencement.
Pour éviter cette sentence dure,
Soyons vertueux & vertu maintenons,
De jour en jour au Jugement pensons,
Et à la mort qui vient soudainement;
Honorons Dieu, jamais l'offensons,
Honorons Dieu, jamais ne l'offensons.
Le Créateur veut l'homme tant aimer,
Qui lui a jà noble don ordonné,
Ciel & soleil, étoiles, terre & mer, (né,
Tout est pour l'homme, & Dieu pour l'homme
Serve celui qui l'a fait & formé,
Remerciant Dieu de sa libération,
Ou autrement tout ce que j'ai nommé
Redondera à punition.
Au reste après qu'il convient méditer,
A par fournir œuvre de charité,
A son prochain bonnement profiter,
Tant de ses biens que d'exemplarité;
Aimez bons, tenir fidélité,
Corriger ceux qui vont chemin oblique,
Fuir barat, soutenir vérité,
Aimer le bien de la chose publique.
Ne profanons l'état que Dieu nous donne,
Et notablement en l'état de l'Eglise;
Vous nobles gens, selon que Dieu ordonne,
Gouvernez-vous, laissant mauvaise guise,
Bourgeois, Moines & gens de marchandise,
Tenez raison, vivez par ordonnance,
Fuyez orgueil, luxure, convoitise,
Car tout sera pesé à la balance:
Oïiveté à tous vices s'accorde,
Si la devons fuir diligemment,
Et exercer pitié & miséricorde,
Faisant aumônes & donnant largement,
Car de cela tiendra son jugement:
Dieu tout-puissant, contre les convoiteux,
Punira ors l'offense grièvement,
Rémunérant les larges & piteux.
Des pauvres gens oyons compassion,
Et leur aidons en leur nécessité;
Reconfortons par visitation
Les lan. oureux qui ont eu fermeté;
Pas ne fustit d'avoir affinité,

A ses prochains, ou aimer ses amis,
Mais faut avoir tout belle charité,
Qu'en doit aussi aimer ses ennemis.
Faisons souvent à la celeste gloire,
Reconnaissons à notre heure prochaine;
Le Jugement soit toujours en mémoire,
Et n'oublions d'enfer le dur domaine:
Qui bien y pense ne fait chose vilaine,
Comme jadis le Sage l'exprima,
Disant à tous: O! créature humaine:
Memento semper novissima.

76
Prions Dieu qu'il nous donne la grace
De toujours en vertu profiter,
Fuir le péché, répudier fallace,
Faire le bien & le mal éviter,
Et tellement nuit & jour résister
A l'ennemi qui nuit ouvertement,
Que nous puissions sûrement assister
Avec les Saints au jour du Jugement.

F I N.



EXTRAIT DE LA PERMISSION DU ROI.

PAR grace de Sa Majesté, accordée le 6 Mai 1728, signée NOBLET, & scellée, il est permis à Pierre GARNIER, Imprimeur-Libraire à Troyes, d'imprimer en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant l'espace de trois années consécutives, plusieurs petits Livres intitulés: *La grande Danse Macabre, Galien Restauré, la Me-lusine, le Calendrier des Bergers, la grande Bible des Noels, le Marchal Expert; le Secrétaire François, la Ville de Paris, l'Orthographe François, les Trois Maries, le Martyre de Sainte Reine, Saint Alexis, Tragédie, la Vie de Sainte Anne, &c.* avec défenses à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de telle qualité & condition qu'ils soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie & Imprimerie, &c.

Registre sur le Registre VII de la Chambre Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 124, fol. III, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 21 Mai 1728.

COIGNARD, Syndic.

NDORC (AA) 60



